



BRABANT

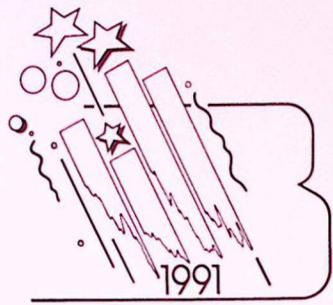
tourisme

REWISBIQUE
Archives

139

TRIMESTRIEL N° 4
DECEMBRE 1991

Bureau de dépôt
Bruxelles X



BELGIQUE EN FÊTE

La province de Brabant publie trimestriellement la revue "**Le Folklore brabançon : Histoire et vie populaire**". Cette revue d'environ 100 pages est le témoin privilégié de l'histoire et du folklore brabançon. Prix de l'abonnement : 350 F par an à verser au compte 091-0115273-66 du Service de Recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant, rue Marché-aux-Herbes, 61 à 1000 Bruxelles.

S.W.I.F.T. Headquarters à La Hulpe. Construit par le célèbre architecte Ricardo Bofill dans les années 80, ce bâtiment marque le début du "classique moderne" (photo A. Kouprianoff).

BRABANT

tourisme

DECEMBRE 1991

Prix de ce numéro : 150 F.

Cotisation 1991 (4 numéros) : 450 F.

Revue trimestrielle de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, pour la Communauté française

Président : **Didier Rober**, député permanent

Vice-Présidents : **Francis De Hondt** et **Willy Vanhelwegen**, députés permanents

Directeur - Rédacteur en Chef : **Gilbert Menne**

Secrétaire de rédaction - coordination : **Catherine Ansiu**

Administration et Publicité : **Alex Kouprianoff**

Présentation : **Marc Schouppe**

Composition : **Claude Dumont**

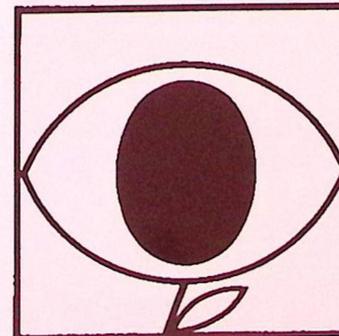
Imprimerie : **Dewarichet s.p.r.l.**

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la revue «Brabant» qui paraît six fois par an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse Périodique de Belgique (FPPB).

Editorial, par Willy Vanhelwegen	2
Prestigieuses demeures du Brabant (3) : la maison de campagne de Victor Horta à La Hulpe, par Josée Georis	3
Sur les traces de Dionysos en terre de Brabant, ..., par Dominique Destrèves	11
Un itinéraire touristique à Bruxelles : le chemin de Saint-Jacques, par Marcel Vanhamme	16
A propos de deux bornes au hameau de Gaillemarde, par Geneviève Steenebruggen	28
Brabant-Périgord, naissance d'une amitié, par Gilbert Menne	30
Si le foie gras m'était conté..., par Sara Capelluto	33
L'art de la tapisserie évolue... de nombreux Brabançons en sont les artisans, par Dominique Destrèves	38
Busarder à Bruxelles, la ligne 30, par Jean-Marie Romiée	42
Le Park Atlantis à De Haan, par Gilbert Menne	51
Expositions, par Catherine Ansiu et Gilbert Menne	52
Vient de paraître, par G. Menne	55
Avis-échos, par C. A. et G. M.	60



FEDERATION TOURISTIQUE DE LA PROVINCE DE BRABANT
Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché aux Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. : 02/504.04.00
Fax : 02/504 04 95
CCP - 000-0385776-07

Editeur responsable : Gilbert Menne

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.



Le tourisme, facteur d'avenir du Brabant wallon

L'importance économique du tourisme est encore généralement mal connue du grand public. Il est bon de rappeler que cette industrie, comprenant le secteur Horeca, les divers services récréatifs et les agences de voyages, donne de l'emploi à 174.000 personnes en Belgique, pour un chiffre d'affaires de 300 milliards. Pour fixer les idées, l'agriculture emploie 90.000 personnes et la sidérurgie 40.000 personnes seulement.

De plus, le secteur du tourisme est le seul à connaître une expansion constante depuis dix ans. Le Brabant wallon bénéficie en plein de cette évolution, liée principalement au développement du tourisme d'un jour, et il a même mis les bouchées doubles pour combler certaines lacunes.

Les chiffres de l'année 1990 sont éclairants à cet égard, avec des hausses de 18% du tourisme culturel, de 5% pour les campings et de 3% pour le tourisme de plein air, s'ajoutant à des résultats en progression depuis six ans sans interruption.

Le problème du logement était très préoccupant voici quelques années.

Actuellement, nous disposons de 17 hôtels qui seront bientôt complétés par d'autres implantations à Nivelles, Waterloo et Wavre. Il nous manque cependant au moins deux auberges de jeunesse.

L'infrastructure routière s'est fort améliorée également mais nous attendons impatiemment l'achèvement de la transversale du Brabant wallon vers Nivelles.

Le parc d'attractions Walibi est devenu un succès prodigieux et le Centre du Visiteur à Waterloo est arrivé à temps pour redynamiser le Champ de Bataille.

Le tourisme équestre est très bien représenté, quant aux golfs, ils arrivent pratiquement à saturation.

Quant au tourisme social représenté par nos domaines provinciaux d'Hélécine et du Bois des Rêves à Ottignies, ils voient leur fréquentation progresser de façon constante pour atteindre au cours de cette année près de 300.000 visiteurs.

Nos divers musées ont entrepris de gros efforts de rajeunissement pour attirer de nouveaux visiteurs, d'autres se sont créés ou verront le jour prochainement, comme à Jodoigne et à Wavre. Le point faible du Brabant wallon reste l'absence de campings de passage pour accueillir les étrangers.

Notre Fédération mettra tout en oeuvre pour que le Brabant wallon soit doté des infrastructures dont il manque actuellement et qui sont indispensables à son développement.

Willy VANHELWEGEN
Député Permanent,
Vice-Président de la Fédération Touristique du Brabant,
Communauté française.

Prestigieuses demeures du Brabant (3) : La Maison «de campagne» de Victor Horta à La Hulpe

par Josée GEORIS

Notre série d'évocations des prestigieuses demeures du Brabant se poursuit par la présentation, à nouveau, d'une très belle maison. Elle est située à La Hulpe, 92 avenue de la Corniche. Et celle-ci... est à vendre !

Une demeure pour se détendre, pour se sentir bien !

«On m'avait découvert à La Hulpe, en vue du lac de Genval, que je connaissais à peine, un terrain situé dans les bois, entre la gare de La Hulpe et de Genval. Je décidai d'y construire pour mettre ma femme plus près de ses amis Wolfers qui, dans un même jar-



din, avaient trois villas. «La Bastide» sera le nom de la maison».

Ainsi s'exprimait, en 1912, Victor Horta dans sa correspondance privée.

1913! Le cahier des charges stipule : maison de campagne. En effet, le cadre splendide, le sol accidenté descendant vers la vallée de la rivière l'Argentine, la maison entourée de bois, une vue exceptionnelle sur le lac de Genval tout en bas, le calme de l'endroit, tout concourait -et concourt encore- à la réussite du souhait de Victor Horta.

Le domaine a une superficie de 1,2 hectares .

Très belle porte d'entrée, originale. Un «volet» protecteur esthétique est garni de motifs d'hippocampes (photo : Josée Georis).

Deux colonnes semblables, prolongées par des colonnades annoncent le début de la propriété. Leur état impeccable indique que la maison est aimée et bien entretenue (photo Josée Georis).

La Hulpe est située à 19 kilomètres de Bruxelles, à la porte des Ardennes brabançonnaises, dans le Brabant wallon. C'est à présent, une centre touristique local bien organisé avec un Syndicat d'Initiative dynamique. Il y a aussi à La Hulpe, la Fondation culturelle Solvay, qui fait beaucoup pour faire connaître cette belle région. Elle vient d'éditer une très belle brochure intitulée «La Hulpe, un château dans la nature».

L'eau occupe une grande surface du territoire de la commune, de même que la verdure. Etant pour-

Façade sud de la maison. Du grand living room, bar et fumoir, en rotonde, la vue plonge tout en bas, sur le magnifique lac de Genval et son Château du Lac (photo : Josée Georis).

tant près de la capitale, La Hulpe apporte calme, air pur, tranquillité. Ernest Solvay en était conscient : lui qui y fit construire, il y a plus de cent ans, son magnifique château flanqué de quatre tourelles, entouré de son splendide parc -490 hectares en 1920, du vivant d'Ernest Solvay- de 227 hectares qui comprend des essences rares, d'imposants massifs floraux. On peut y voir 450 espèces de plantes sauvages et architecturales. Ernest Solvay confia à Victor Horta certaines transformations intérieures. L'architecte s'occupa aussi à cette époque du mobilier du château. Horta construisit, également à La Hulpe, une maison de campagne pour la famille Wolfers.

Horta a voulu absolument que les pièces principales de sa maison donnent sur le lac. La villa est située au sommet d'une colline orientée plein sud. Le relief du terrain est accidenté et se développe en pente raide depuis l'avenue de la Corniche vers le lac. La différence de niveau entre



l'avenue et le bas de la propriété est de +/- 25 mètres. Le bâtiment est construit au sommet de cette colline avec une vue exceptionnelle sur le lac et sur la propriété arborée. La colline bénéficie d'un microclimat. Les oiseaux ne l'ignorent pas : fréquemment, ils se rassemblent et tournoient en un ravissant ballet au-dessus de la grande pelouse. Ils profitent des courants ascensionnels.

Détails typiques à Horta

Les pièces de la maison sont de dimensions diverses : claires, accueillantes. Certaines d'entre el-

les ont une cheminée invisible!... c'est-à-dire dissimulée sous la fenêtre. Le conduit passe de chaque côté de la tablette de marbre de la fenêtre, dans le mur. C'est une idée typique de Victor Horta. Donc, à l'oeil, il s'agit de fenêtre normale. Le tirage est, paraît-il, aussi efficace qu'une cheminée «normale».

Les murs sont très épais : c'est du solide, c'est du Horta !

Des salles de bains sont en nombre : Horta aimait sûrement recevoir ses amis. L'homme, on le sait, ne recherchait pas l'argent. Il était franc, simple, pas rébarbatif. Prudent avant de donner son amitié, il avait des élans de fraternité lorsqu'il s'était attaché à quelqu'un. Plusieurs sculpteurs ont compté parmi ses amis.

La pièce maîtresse du lieu est la très belle salle à manger située au rez-de-chaussée. De dimensions imposantes, elle est entièrement lambrissée d'un bois au ton chaud. La vaste cheminée d'art, ancienne possède de chaque côté deux lions en pierre de France : ils ont pris un air agressif pour monter la garde!

Le petit pavillon circulaire est le hall d'entrée. Dès le seuil franchi, l'éclairage indirect dissimulé tout autour du plafond, crée déjà une atmosphère de quiétude et d'intimité (photo : Josée Georis).



Les murs sont très épais : c'est du solide, c'est du Horta! (photo : Josée Georis).

Toute la largeur de la cheminée, au-dessus d'eux, est garnie de superbes et fines pierres de Delft. Une immense table trône devant la cheminée : elle est entourée de hautes chaises imposantes.

La bibliothèque est elle aussi lambrissée d'un beau bois. Dans cette pièce sont accrochés aux murs, les plans originaux de la maison dessinés par Horta. Le propriétaire actuel de la maison, Monsieur Pierre Meurisse en est très fier et heureux car, après tant d'années que la maison ait été construite, il est très rare d'être en possession de tous les plans.

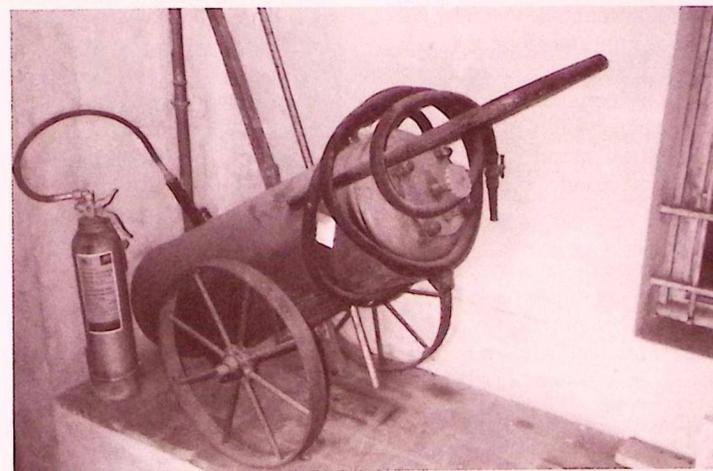
Ce qui frappe également dans cette demeure, c'est le côté pratique, efficace, bien étudié du moindre emplacement qui n'est pas une pièce. Victor Horta a su tirer parti du moindre espace; il s'agit alors de placards ou d'armoires de rangement. Ici se voit l'imagination du maître pour résoudre l'équation espace, disponibilité et habitabilité.

Entre le hall et le salon d'hiver, deux très belles allégories attirent le regard. Le stuc employé a des tons très doux. Les allégories re-



présentent l'une la musique, l'autre l'écriture.

La loggia que l'on aperçoit en arrivant, située au rez-de-chaussée, côté Est, est le prolongement de la salle à manger. Une banquette y fait tout le tour devant la fenêtre: elle était réservée aux dames. De quoi pouvait-on bien parler dans les chaumières en ce temps-là ? Quant aux caves, elles sont nombreuses : entrée de service avec cour basse, cuisine et arrière-cuisine, monte-charge. Certaines sont sous voussettes. Leurs attributions au début du siècle font rêver : cave à charbon, à provisions, cave à vin, fromagerie, lai-



ter, buanderie et... souterrain ! Dans le coin d'une cave, un extincteur d'un modèle très spécial, tout poussiéreux ne fait plus office! Il s'agit d'un grand tonneau sur roues, auquel est fixé une solide poignée. Il a rendu de fiers services ! Le chemin de fer passant dans la vallée, de petites particules enflammées sortaient de la cheminée de la locomotive et se déposaient sur l'herbe, de chaque côté des voies. En saison chaude, il n'était pas rare qu'un incendie ne se déclare. L'on descendait très vite avec ce matériel.

A La Hulpe, Horta vécut surtout à son retour des Etats-Unis en 1918. En 1932, il rénova encore sa «maison de campagne» avant de la vendre en pleine guerre, en 1941. Cette année-là, «La Bastide» changeant de propriétaire, changea de nom et devint le «Dautzenberg». La demeure fut acquise par Monsieur et Madame de Langhe-Dautzenberg qui durent leur fortune à la pétrochimie. Le couple fit appel, en 1943, à l'architecte Raoul Beguin qui transforma complètement la mai-

Un extincteur original qui a rendu de fiers services ! Du temps où il y avait encore des locomotives à vapeur. C'est le bon vieux temps! (photo : Josée Georis).

son. Elle devint une superbe demeure de réception, de prestige. Elle s'agrandit par l'ajoute d'un nouveau hall d'entrée circulaire du côté nord et d'un vaste salon-terrasse, au premier étage, côté sud avec vue sur le lac. Le pavillon de campagne de Victor Horta est devenu une très grande demeure imposante.

L'aspect actuel de la maison

Les briques que l'on peut remarquer sur les photos de la maison d'Horta ont été remplacées par des pierres blanches. Les sous-bassements et les encadrements des fenêtres sont à présent en pierre bleue.

Au nord, un petit pavillon circulaire a été ajouté : le hall d'entrée. Au sol, une jolie mosaïque formée de huit hippocampes est du plus bel effet. La porte, petit chef-



Le verre et les glaces sont décorés harmonieusement : l'influence de Chagall y est présente (photo : Josée Georis).

d'oeuvre de géométrie, reprend six fois le même motif. Dès le seuil franchi, l'éclairage indirect dissimulé tout autour du plafond, crée déjà une atmosphère de quiétude et d'intimité.

A l'intérieur, partout, le marbre est très sobre. Le verre et les glaces sont décorés harmonieusement : l'influence de Chagall y est présente.

Du rez-de-chaussée part un escalier majestueux. Au plafond, à la hauteur de la première marche, un fronton vertical en cuivre repoussé représente deux mystérieuses sirènes. Les murs de l'escalier sont ornés d'une grande fresque aux couleurs très douces représentant l'amour, la musique, des chevaux ailés. L'oeuvre est signée Adrien. La rampe, très belle, est une succession de fleurs de tournesol stylisées, peintes en couleur dorée.

De nombreuses niches, réparties le long du second escalier, attendent de belles statues. Minerve, Antinoüs, Apollon, Diane chasserresse, Cupidon avec ses flèches et son carquois, ou... les bustes de personnes aimées !

Comme au temps de Victor Horta, la pièce importante est restée la salle à manger, de grandes dimensions comme nous l'avons signalé plus haut. Côté sud, l'on a ajouté un grand salon living-room en rotonde, prolongé par une grande terrasse donnant sur la vallée.

Dès l'entrée de ce salon, on est agréablement surpris par la beauté d'une double porte-grille aux lignes nettes dans le bas, aux cour-

Gros plan donnant une idée de la beauté du bois et de la dextérité des artisans d'autrefois (photo : Josée Georis).



bes douces dans le haut. Le mur du fond près de cette grille est à nouveau recouvert d'un bois superbe. Du côté gauche de ce mur se trouve le bar ; à droite le fumoir. Les autres côtés de la pièce ne sont que vitres et porte vitrée. On ressent une douceur de vivre en voyant la lumière si généreuse qui veut absolument entrer dans cette pièce par ses fenêtres immenses aux formes arrondies.

Aux étages, les pièces sont nombreuses et pourvues actuellement, comme toute la maison, du chauffage central. Les salles de bains sont en nombre suffisant. L'aspect extérieur du «Dautzenberg» est sobre, de bon goût, simple. Dans le vaste jardin, un court de tennis a été aménagé précédemment. Une superbe allée, bordée d'arbres, conduit vers la maison. Du côté droit, un long mur derrière lequel on a construit

Dans la salle à manger, devant la loggia, une banquette en fait tout le tour. Elle était réservée aux dames! De quoi pouvait-on bien parler dans les chaumières en ce temps-là ? (photo : Josée Georis)

une bâtisse qui servait d'écurie et de rangement des voitures d'attelage. Deux colonnes semblables, prolongées par des colonnades annoncent le début de la propriété. Leur état impeccable indique que la maison est aimée, bien suivie et entretenue. Heureusement, son nouveau propriétaire actuel a su lui donner sa splendeur d'antan. Avec Pierre Meurisse, elle est en bonnes mains. Le «Dautzenberg» a été restauré. Monsieur Meurisse s'est donné beaucoup de mal pour trouver en Belgique des artisans capables de restaurer un tel joyau. Un artisan âgé l'a bien aidé : il était consciencieux.

Pierre Meurisse aime cette maison mais, il est décidé à la vendre. Après avoir vu cette splendeur, je soupire : «ah, si...». Les lecteurs devineront facilement la suite de cette phrase !

Une superbe villa pour qui ?

Cheminées d'art, tôles en bronze repoussé sur les portes, vitrages d'art intérieurs, fresques d'art en



cuivre, mosaïques au sol, fresques murales : le «Dautzenberg» est prêt à être vendu ! A qui ? A une ou deux familles. A une ou plusieurs sociétés voulant un siège de prestige situé pas loin de la capitale et d'accès facile. A un hôtel : là aussi il y a des possibilités. Un hôtel aimant le raffinement. La maison attend impatiemment qu'on y vive ! Tout ce qu'elle demande, c'est d'être aimée pour sa grande beauté, son originalité, appréciée pour ses matériaux nobles. Elle demande qu'on prenne soin d'elle, qu'on la respecte car... le souvenir de Victor Horta y est encore présent ! Il y a passé tant d'années de bonheur !

Comprendre l'architecture de cette époque

Bruxelles était autrefois une ville splendide. Avec ses grands boulevards plantés d'une double rangée d'arbres, ses parcs et ses monuments, elle donnait envie de s'y promener. Ses maisons bâties au cours du XIXe siècle en style néo-classique, éclectique, renaiss-

Détail de la vaste cheminée d'art ancienne de la salle à manger. Deux lions en pierre de France ont pris un air agressif pour monter la garde. Au-dessus, de superbes et fines pierres de Delft (photo Josée Georis).

sant-flamand lui conféraient une physionomie à la fois variée et très caractéristique. Souvent, ces belles demeures étaient très sombres à l'intérieur !

Une architecture originale s'est développée à Bruxelles de 1893 à 1910, sous le titre-programme «Art Nouveau». Quelques bâtiments représentatifs de ce mouvement, non construits par Horta, existent encore. Il s'agit de l'école n°1 de Schaerbeek située 229, rue Josaphat. Inaugurée le 6 octobre 1907 elle est due à l'architecte H. Jacobs. Second témoin : la Maison aux Vitraux de G. Strauven, située rue Van Campenhout (Place Dailly).

Ce mouvement Art Nouveau a voulu une rupture culturelle avec ce qui s'était fait précédemment et ce qui se faisait à cette époque en matière d'architecture. Il a voulu des liens de fait avec le socialisme naissant. Le développement de la ville est associé à l'importance prise par ce mouvement, cette force innovatrice.

Et vint... Victor Horta

La figure de proue de ce changement est incontestablement Victor Horta, le maître illustre de ce



mouvement. A notre époque, on réalise difficilement le courage qu'il lui aura fallu, pour bouleverser rapidement des normes, des traditions établies depuis des siècles en matière de construction. Du reste, il ne s'était pas fait que des amis !

Victor Horta naquit à Gand le 6 janvier 1861. Son père était cordonnier, son grand-père menuisier. Ses parents souhaitaient le voir poursuivre des études dans l'enseignement général. Victor, lui préférait la section d'Architecture de l'Académie de Gand. Hors des heures de cours, Victor allait chez un ami de la famille, architecte et entrepreneur chez qui il s'était fait engager : là, il était heureux ! A 16 ans déjà, on le trouve à Paris où il travaillait comme débutant chez l'architecte Jules Dubuysson. «Mon séjour à Paris, mes promenades, la visite des monuments et des musées avaient ouvert toutes grandes les «portes» de mon cœur d'artiste» écrit-il dans ses mémoires.

Rentré à Bruxelles, où il s'installe définitivement à la mort de son père, Horta poursuivra de brillantes études à l'Académie. Ses études se terminent juste au moment où, à Bruxelles, quelque chose se prépare, va bouger dans l'architecture. On voulait du changement, on était à la recherche d'un nouveau style. Les références habituelles à l'Antiquité et les inévitables règles classiques apparaissaient soudain dépassées, désuètes. Victor Horta comprend, très vite, que le problème majeur résidait dans l'adaptation de cette autre façon de voir les choses, aux nouvelles techniques et aux matériaux nouveaux : le verre et le fer.

La rampe, très belle, est une succession de fleurs de tournesol stylisées peintes en couleur dorée. La fresque murale est de Adrien (photo : Josée Georis).

Les murs de l'escalier sont ornés d'une grande fresque aux couleurs très douces représentant l'amour, la musique, des chevaux ailés. Elle est signée Adrien (photo : Josée Georis).

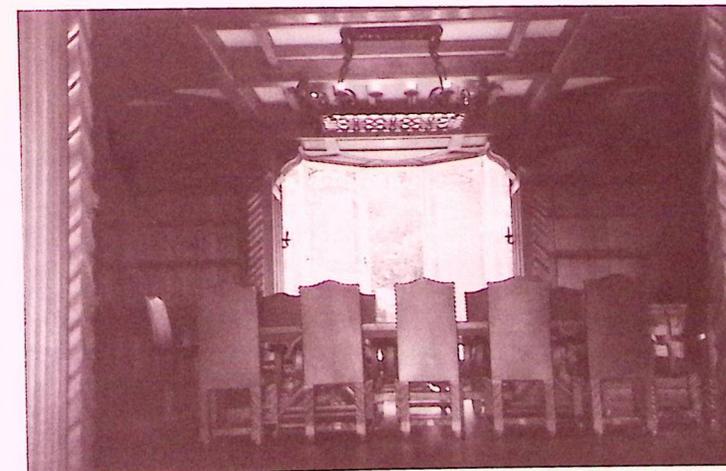
Horta conçoit une architecture qui se veut aussi fonctionnelle qu'artistique. Adrien Cools et R. Vandendaele, auteurs d'un livre sur Victor Horta résumant ainsi sa pensée : «L'art Nouveau est avant tout un art complet où rien n'est détail, ni accessoire, où rien n'est dissimulé ni détourné de sa véritable raison fonctionnelle ou constructive. Pour Horta, les plans d'ensemble n'ont de sens que s'ils sont prolongés par d'innombrables plans de détail. Il n'est pas laissé place à l'improvisation».

Plusieurs architectes de l'époque d'Horta se sont inspirés de ses tendances pour satisfaire leur client. Entre autres, Jules Brunfaut, grand architecte plus classique, ayant de grandes connaissances des conceptions architecturales du passé. Il a appliqué l'Art Nouveau une seule fois. Il s'agit de la construction du très bel hôtel Hannon situé au coin de l'avenue Brugmann et de l'avenue de la Jonction.

Parmi les réalisations d'Horta, ci-



tons : sa maison personnelle et son atelier contigu, 25 rue Américaine, devenue le «Musée Horta». Fin du XIXe et début du XXe siècles, plusieurs hôtels de maître tels que : la Maison Autrique située au 266, chaussée d'Haecht à Schaerbeek. Cette maison est classée. La maison Tassel, l'Hôtel Solvay, l'Hôtel Aubecq. Cet édifice peut être considéré comme un des témoignages les plus importants de l'Art Déco en Belgique. La Maison du Peuple, construite en 1899 (Modern Style) et détruite en 1965. L'Innovation en 1913. L'Hôpital Brugmann est aussi son oeuvre. Le banquier



Brugmann désirant un hôpital sur le territoire de Bruxelles fit appel à Horta. Les magasins Waucquez (1903).

Résumons-nous. Victor Horta, Hankar et van de Velde créent un style nouveau. C'est le règne du verre, du fer, le souci du détail, du décor, le triomphe des techniques modernes. Le verre et le fer couvraient de larges superficies industrielles et laissaient passer la lumière. Pourquoi ne pas appliquer cette façon de faire pour les demeures particulières? Pourquoi ne pas employer de sveltes piliers de fonte et remplacer ainsi progressivement les murs portants pour ouvrir ainsi largement les façades ou dégager les espaces intérieurs. *La lumière devenait reine !*

Cette formidable révolution architecturale, dont Bruxelles sera la capitale, sera brisée net avec la Première Guerre mondiale.

Plus tard, vers les années 30, cette période de l'histoire de la ville est caractérisée par l'architecture couramment appelée «Art

La pièce maîtresse du lieu est la très belle salle à manger. De dimensions imposantes, elle est entièrement lambrissée d'un bois au ton chaud (photo : Josée Georis).

Entre le hall et le salon d'hiver, deux très belles allégories attirent le regard. Le stuc employé a des tons très doux. L'une représente la musique, l'autre l'écriture. (photo : Josée Georis)

Déco. L'hôtel Wielemans-Ceuppens (A. Blomme) et le merveilleux petit Musée Van Buuren, avenue Léo Errera, 41 à Uccle en sont de beaux témoins (architectes Govaerts et Van Vaerenbergh - 1928).

Un phénomène curieux de cette époque est à noter : c'est l'apparition curieusement tardive de la vie en appartement dans une ville où prédominait quasi totalement l'habitation individuelle, l'intégration de ces nouveaux immeubles dans le tissu urbain traditionnel, la persistance de beaux hôtels de maître marqués désormais par l'esthétique «Art Déco». Cet art doit être perçu comme un ensemble de tendances essentiellement décoratives et éclectiques. Malgré la variété de leur vocabulaire et des différences nationales, ces tendances modernistes possèdent, en commun, d'importants traits de caractère qui les situent à l'opposé des tendances modernistes



contemporaines. Le modernisme et l'Art Déco sont d'ailleurs trop souvent confondus. Heureux celui qui sait apprécier les infinies nuances des différents styles!



Renseignements pratiques

Syndicat d'Initiative de La Hulpe : Madame Pira tél. : 02/354.73.02. Tous renseignements. Petit dépliant sur La Hulpe, très bien fait, en plusieurs langues.

Propriétaire de la «Maison de Campagne» de Victor Horta : Monsieur Pierre Meurisse.

Tél. : 02/653.28.94. Envoi de cassette vidéo sur demande écrite.

Fondation culturelle Solvay de La Hulpe. Château de La Hulpe. Madame Hogge, intendante. Tél. : 02/653.79.39 - 653.10.20 - 653.64.04. Brochure «La Hulpe, un château dans la nature». En vente dans les librairies de La Hulpe et à l'estaminet de la ferme du château (250 F).

Livre «Les Croisades de Victor Horta» par Adrien Cools et Richard Vandendaele (Commission française de la Culture de Bruxelles et Institut supérieur d'Architecture Victor Horta).

(3) Voir : Brabant Tourisme n° 1 et 2/1991

La maison, côté sud. Victor Horta aimait la lumière, le soleil. La grande véranda et les larges fenêtres en témoignent (photo : Musée Victor Horta).



Sur les traces de Dionysos, en terre de Brabant...

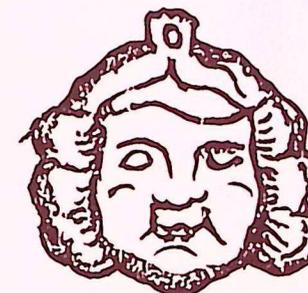
par Dominique DETREVES

Hier et aujourd'hui

Dionysos, dieu grec du Vin et de l'ivresse, c'est aussi Bacchus, nom sous lequel les Romains l'adoptent et font de lui le dieu du Vin et de la Vigne. Vénéré ou craint par un peuple simple, tout proche de la nature, grâces, faveurs ou courroux, longtemps, se répandent et se diffusent sur de vastes terres, couvertes de vignobles.

L'existence de la vigne est fort éloignée dans le temps... On peut déterminer, en tout cas, qu'elle croissait déjà dans nos contrées, il y a plusieurs millions d'années. La viticulture, pour sa part, prouvant ainsi que le vin et son évolution sont étroitement liés à l'homme et à la civilisation -diverses légendes en attestent- remonterait à... quelques millénaires avant notre ère seulement ! Existence souvent perturbée par les heurs et malheurs dus au climat, ou qui marquent le cours de l'histoire.

Boisson très répandue, le jus de la



Petit masque fait de terre blanche et à l'effigie de Bacchus, que les «vignerons» romains suspendaient aux sarments de leurs vignes.

treille revêt, dans l'Antiquité, une importance primordiale. L'époque n'était guère à la diversité, hors l'eau, le lait, la bière déjà... Les Grecs et les Romains eurent de fameux crus. Alors que les premiers, pour obtenir des vins épais et très liquoreux, faisaient sécher les raisins au soleil, sur des claies rentrées au soir tombant afin d'éviter la rosée, les seconds, en vue d'obtenir un liquide très concentré, disposaient leurs fruits dans des amorphes et les exposaient à la chaleur.

Les Romains ajoutaient, dans la fabrication de leurs vins, du miel, de la poix ou du goudron afin de mieux les conserver et ils les additionnaient d'eau à l'heure de la consommation...

Le vin est un apport majeur de Rome à la Gaule, car il constitue, avec le pain, la base alimentaire du peuple.

En mars 1866, une trouvaille des plus intéressantes est faite à Schaerbeek, non loin de deux tombes découvertes cinq ans plus tôt et datant de l'époque de l'occupation romaine.

Il s'agit d'un oscillum, petit masque en terre blanche, large de 5 cm et haut de 3 cm, à l'effigie de Bacchus. Les paysans romains le suspendaient aux sarments de leurs vignes afin d'attirer sur elles les faveurs du dieu des vendanges. Et ils l'accrochaient de manière qu'avec le vent, la face se tourne d'un côté ou de l'autre du vignoble, indiquant, selon la croyance générale, celui qui devait être le plus favorisé -souvent le sud-est, protégé des vents du nord et de ceux, humides, de l'ouest.

Cette découverte permet de délimiter, de façon assez précise, l'ancienneté de la culture de la vigne dans ces régions et démontre que la population, à l'époque, doit être assez dense et sédentaire puisqu'on y cultive déjà la vigne, qui exige tout de même un temps considérable et des soins assidus avant de produire.

Au premier siècle de notre ère, Domitien, empereur romain, ordonne d'arracher toutes les vi-

Voici les armoiries du métier des Fruitiers. Ceux-ci étaient déjà fédérés vers la fin du XIVe siècle et possédaient leurs propres drapeaux et bannières. Schaerbeek oblige : l'arbre et un cerisier.

gnes de Gaule. Il estime, en effet, à l'instar des Nerviens, que le vin est boisson trop excitante ! C'est sous le règne de Probus, empereur romain de 276 à 282, que les ceps de vignes sont replantés dans les provinces de l'Empire où la température se montre assez favorable.



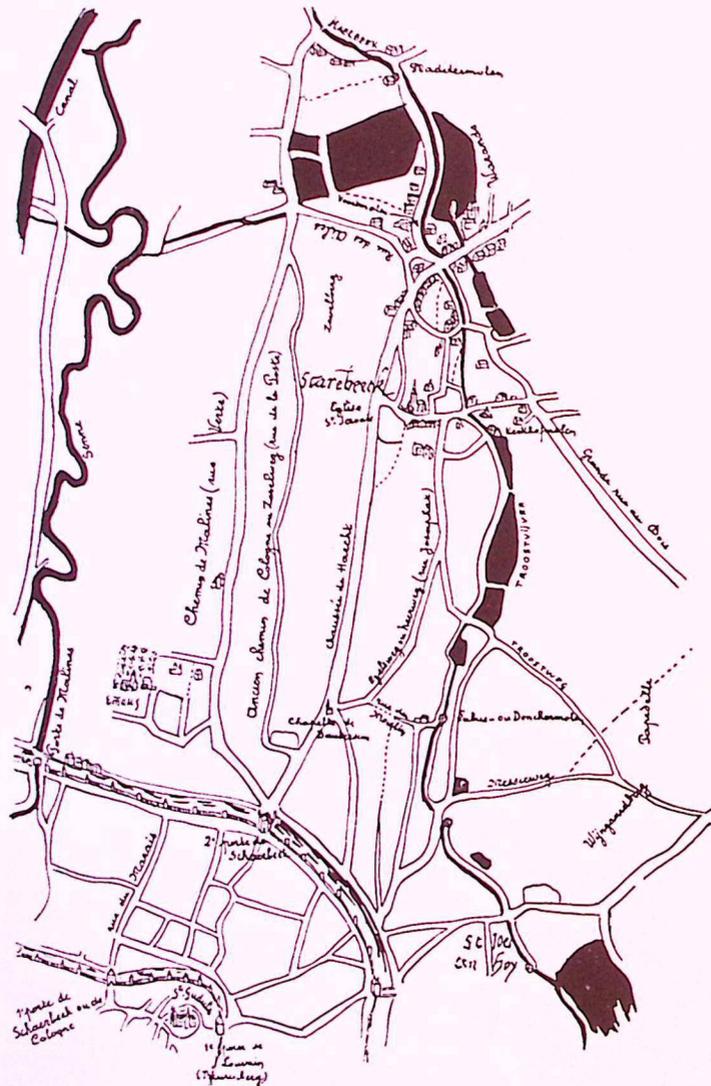
L'oscillum est un objet païen et, si l'on tient compte qu'après la défaite de Maxence, en 312, l'empereur Constantin le Grand se convertit au christianisme et en fait la religion d'Etat, on peut déduire avec une quasi-certitude que la vigne est apparue, en nos régions, entre les années 282 et 312. Et l'exploitation schaarbeekoise serait ainsi l'une des plus anciennes du pays. Une étude de la topographie des lieux révèle des environs extrêmement boisés, qui forment écran à la bise et y adoucissent, par le fait même, la température.

Lors de l'arrivée des conquérants romains, en 57 avant Jésus-Christ, la vallée de la Senne présentait effectivement, avec ses affluents, d'immenses marécages entrecoupés et bordés de forêts inextricables.

Au centre, s'élevaient des collines sablonneuses... qui forment aujourd'hui le haut de Bruxelles, de Saint-Josse-ten-Noode et de Schaerbeek.

Et durant les siècles qui précèdent l'an 1000, se seraient constitués, notamment, les villages de la vallée du Maelbeek : Etterbeek, Ixelles, Saint-Josse-ten-Noode, Schaerbeek.

Schaerbeek vers 1550 (extrait du plan de Jacques van Deventer cartographe de Charles Quint et Philippe II).



Les vendanges au XVIe siècle. Le raisin, mis dans des cuves, était foulé avec les pieds (d'après une gravure de J. Bol).

L'agriculture est à l'honneur au pays de Schaerbeek. La vallée de la Senne est désignée par les chroniqueurs comme étant la plus noble des régions, remplie de toutes espèces de biens. Les légumes y sont florissants et elle est plantée d'arbres fruitiers, cependant qu'à perte de vue, des cerisiers donnent la griotte, petite cerise au goût aigrelet (... laquelle fera la fortune des fabricants de krik Lambic !). Le sol est généralement sablonneux, à l'exception des alluvions des vallées de la Senne et du Maelbeek, qui constituent des terrains bruxellois, formés de sable et de grès quartzueux alternant avec des grès et sables calcaires, parfois même ferrugineux.

Entre les deux cours d'eau, les coteaux sont couverts de vignobles.

- Dès le quatrième siècle, se distinguaient, dans cette terre fertile :
- la région des coteaux (entre la rue de Louvain et la rue de Schaerbeek). Le lieu s'appelait «Alboem» ou «Tout-Arbre», couvert de vergers, de cerisiers et de vignobles;
 - la vallée aux chevaux et
 - le marais aux herbes potagères ou, tout simplement, le marais.

Ce sol fertile des Nerviens était vanté, dès le troisième siècle déjà, par les orateurs romains, tant vignobles, fruits et légumes jouissaient de prestige. Ainsi donc, du XIe au XVIe siècle, se côtoient agriculteurs, maraîchers, vigneron. A la fin du XIVe siècle, des guildes regroupent ces divers corps de métiers.



A Schaerbeek et ailleurs

Les vignobles, c'est un fait, ne sont pas seulement nombreux à Schaerbeek. Au Moyen Age, ils étaient célèbres aussi à Tournai, Gand, Bruges, Namur, Wavre, Huy, Torgny... Dès le XIIIe siècle, les coteaux de Huy jouissent ainsi d'une grande renommée et plusieurs documents mentionnent ceux de Louvain. Au XVIe siècle, les crus les plus estimés sont ceux de Louvain, d'Aerschot et de Saint-Josse-ten-Noode. Durant son règne, Godefroy Ier (vers les années 1300) acquiert des terres du côté de Louvain pour y planter la vigne. De nombreux nobles, moines d'abbayes et institutions religieuses suivent son exemple. Souvent même les abbayes abandonnent leurs lointains vignobles de France ou de la région

rhénane, préférant en produire elles-mêmes ou en faire l'achat plus près de chez elles. Tout aux approches de Schaerbeek, Forest possède une abbaye, un château du Wijngaard, ainsi qu'une rue du Vignoble... Wavre, Nivelles, Tubize, Rebecq, Cérroux, etc. s'englobent dans une région viticole également. Au début du XIIIe siècle, l'abbaye de Villers plante un vignoble de mille ceps au bas du château et tous les coteaux sont couverts de vignobles dès la fin du siècle. L'abbaye d'Averbode en possédait plus de 800 arpents en 1500, de même qu'à Hoeilaert et Overijse, alors qu'à Louvain, important centre viticole brabançon, la vigne est cultivée dès avant la fin du XIIe siècle sur les collines qui entourent la cité. La viticulture était une activité intense, tant du point de vue du travail que de celui de l'investissement.

Ceci explique pourquoi la plupart des vignobles, sauf les exploitations dont des princes ou des abbayes étaient propriétaires, étaient de superficie modeste (en général, moins d'un journal, c'est-à-dire plus ou moins 32 ares, et parfois même le quart).

Les riches bourgeois, quant à eux, possédaient de fort beaux vignobles, principalement pour leur propre approvisionnement. Ils en assuraient eux-mêmes l'exploitation, ou passaient contrat avec un vigneron qui cultivait leur vigne contre paiement en espèces ou en nature (parfois la moitié de la récolte).

Le vin, blanc ou rouge, était agréable à boire, voire quelquefois capiteux.

A l'ombre du manoir des premiers châtelains de Scharenbeke (Schaerbeek, vers 1138), se trouve un vignoble dit le «Borgh». Il se situe près de la première église Saint-Servais et subsistera jusqu'en 1808.

La période bourguignonne est marquée par un grand essor économique et artistique dans toute la région brabançonne. Et à

Schaerbeek, en 1467, il est fait état des vignobles que possède Charles le Téméraire sur les hauteurs avoisinant les rues de la Consolation et des Coteaux et la chaussée de Louvain.

L'endroit se nomme «Wijn-gaerdberg».

Les vignobles sont connus sous le nom de Siecken Wijngaert, ou vignobles des malades. Ce vin... de miracle est, dit-on, bénéfique pour les malades atteints du «flux de sang» et recèle des vertus curatives...

Mais, quoi qu'on dise et quel qu'en soit le goût, le vin est plus que remède et même plus que simple boisson.

Il consacre tout événement, privé ou public; il est l'essence même de la «convivialité», comme se définit, à présent, le plaisir de l'accueil. Il est encore l'invité d'honneur et régulier des activités quotidiennes ou exceptionnelles.

Si tout est prétexte à boire du vin, tout l'est aussi à l'offrir, à l'échanger. Mais encore est-il affirmation ou rappel d'une autonomie, gagnée ou confirmée.

De toute manière, le vin du pays était d'usage généralisé. D'ailleurs, jusqu'au XVI^e siècle, les bières

importées de l'étranger coûtaient très cher.

Ses qualités étaient protégées et les frelateurs sévèrement punis. Une ordonnance de 1384 prescrit de faire brûler vif le coupable, exhibé sur le tonneau renfermant le produit falsifié. Mais encore celui qui, durant le jour, entre dans les vignobles d'autrui sans autorisation du propriétaire, est passible de 20 escalins d'amende (un escalin, monnaie des Pays-Bas, valait 65 centimes environ). Et celui qui y pénètre de nuit doit payer 5 livres (une livre valait un écu d'or).

Sous le règne de Charles Quint - le «Keizer Karel», comme l'appelle le peuple-, des habitations de plaisance se groupent dans la fertile vallée du Maelbeek, sur les coteaux et les riants vallons environnants (à Schaerbeek, entre l'avenue Dailly et la rue des Coteaux).

On jouit là du calme, de la vie champêtre.

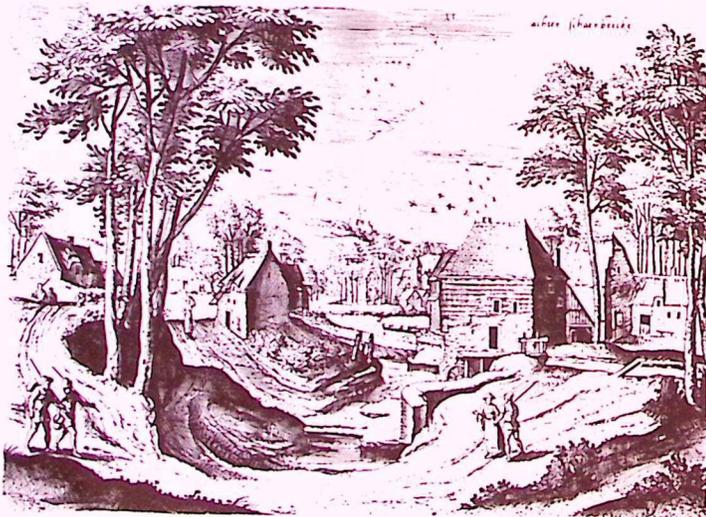
Le vallon dit «de Papedelle» était particulièrement célèbre pour ses sites et par l'excellent vin qu'il fournissait.

Vers le déclin...

L'effondrement de la viticulture se manifeste dès la fin du XVI^e siècle. Il est impossible, pour de multiples raisons, d'enrayer son déclin. Déjà plus vulnérable dans certaines parties de la région en raison du climat, la viticulture coûte cher.

Les fortes gelées, les averses de pluie ou de grêle excessives peuvent tout décimer en peu de temps. Et une plantation n'est rentable

Ceci donne une idée de l'aspect de Schaerbeek entre le XIV^e et XV^e siècle.



qu'après trois ans.

Les salaires sont bas, les prix du blé grimpent. Les exploitations deviennent déficitaires.

On méprise à présent le vin du cru ou «vin paysan».

Les classes supérieures s'approvisionnent en vins étrangers plus aisément que dans le passé.

La crise économique, les années de négligence et de dévastation pendant la guerre civile, sous le règne de Maximilien d'Autriche, furent autant de coups durs.

Les vicissitudes qui atteignent «Ten Noode» frappent également Schaerbeek, qui fut pillé à maintes reprises comme bien d'autres cités du Brabant.

Ce sont les années les plus désastreuses, d'occupations, de luttes, de ruines.

Les habitants s'enfuient, la famine règne, les terrains restent incultes ou encore on défriche les vignobles que l'on transforme en vergers ou carrières.

La grande mutation s'accroît encore par le creusement de routes et de boulevards, par le tracé de lignes de chemin de fer, par l'implantation d'usines.

Qu'ont-elles encore de rural, toutes ces régions jadis prospères ?

Que sont devenues toutes les générations de vigneron et d'agriculteurs, depuis les Nerviens jusqu'à 1830 ?

Il n'est qu'à voir les anciennes cartes et les plans cadastraux pour se faire une idée de l'évolution. Veut-on un simple exemple ? En 1496, le «Village» de Schaerbeek compte quelque 50 maisons. Quatre siècles plus tard, on y dénombre 63.573 habitants. Et en 1930, ils sont 117.387...

L'expansion est rapide.

Le petit «pays» est actif et industriel.

Et, tout naturellement, l'évolution sociale, économique, industrielle fait que de nombreuses commu-



nes, naguère agricoles, sont amenées, en quelques générations, à la vie urbaine.

En 1950, Schaerbeek compte, record absolu, 125.000 âmes. En 1985, 105.000 et, à présent, la population reste stabilisée à 104.000.

Au seuil du siècle, de nouvelles expériences de plantations de vignes sont tentées en différents endroits, mais sans guère rencontrer de succès.

*Gravure du 16^e siècle
(Bibliothèque Royale Albert Ier)*

Bibliographie sommaire :

Van Bommel (E.), *Histoire de Saint-Josseten-Noode et de Schaerbeek*, 1869.

De Saegher (E.) et Bartholeyns (E.), *Histoire populaire de Schaerbeek*, 1887.

de Pauw (L.-F.), *La vallée du Maelbeek*.

Un itinéraire touristique à Bruxelles :

Le chemin de Saint-Jacques

par Marcel VANHAMME

Pèlerins et simples touristes venus à Saint-Jacques de Compostelle collaborent depuis des siècles à l'édification d'une conscience européenne.

Dans une déclaration officielle en date du 23 octobre 1987, le Conseil de l'Europe proposa de revitaliser les chemins internationaux conduisant à Santiago. L'Assemblée prouvait ainsi l'intérêt spirituel, culturel et ethnologique des itinéraires débouchant en Galice.

En Belgique, une association s'efforce de réaliser un tel projet sur le plan national, sous la présidence de l'historien Albert d'Haenens. Bruxelles, capitale de l'Europe, se situe au carrefour de plusieurs itinéraires en direction du nord-ouest de l'Espagne.

Le 30 juin 1990, avec la collaboration de l'Administration de la capitale, l'Association des Amis de Saint-Jacques de Compostelle a organisé une rencontre placée sous le patronage de la Reine Fabiola, et en présence de Monsieur J. M. Balleter, représentant du Conseil de l'Europe. Ce colloque a poursuivi un fructueux champ de recherche dans le patrimoine artistique et ethnologique.



Les échevins de la Culture et des Travaux publics de la Ville de Bruxelles décidèrent d'établir un balisage jalonnant les rues et places des anciens chemins de Compostelle.

Les pèlerinages

Du latin *peregrinato*. Le mot *peregrinator* désigne un pénitent qui se rend à pied vers un lieu lointain, pour demander à la divinité ou à un saint, la guérison d'une grave maladie; pour réaliser un vœu ou se soumettre aux décisions d'un tribunal de pénitentes. Il arrivait cependant que l'intéressé engagea un remplaçant pour accomplir à sa place la longue randonnée.

Le pèlerin pauvre accomplissait généralement son voyage en solitaire, en y assumant tous les ris-

ques, car le trajet était long, périlleux, et semé d'embûches : il lui fallait parcourir des campagnes infinies, franchir des montagnes, traverser des rivières à gué; des bandits de grand chemin l'attendaient pour le dépouiller des pauvres habits qu'il portait; des aubergistes sans scrupule exigeaient une rémunération exagérée pour leurs services. Enfin, les fièvres, les épidémies, des maladies éprouvantes ralentissaient la marche du pèlerin, ou l'arrêtaient définitivement.

Des souverains aussi bien que des artisans et des gueux aux caractéristiques sociales et culturelles très différentes, accomplirent les pèlerinages de Rome, de Palestine ou de Saint-Jacques de Compostelle.

Au douzième siècle, saint Pierre et saint Paul furent sacralisés au Vatican par un monument commémoratif; au quatrième siècle, Constantin Ier, empereur romain (306-337) fit entreprendre des fouilles à Jérusalem afin d'y retrouver le Saint-Sépulcre; à partir du dixième siècle, en Galice, Saint-Jacques de Compostelle s'affirma en un saint lieu avec une vitalité prodigieuse.

Unis par un dénominateur com-

mun de piété, les pèlerins affluant de toutes les contrées européennes contribuèrent à la compréhension entre les peuples. Leur fraternité et leur solidarité agissantes participèrent au développement du pacifisme chrétien.

Des franchises furent accordées aux randonneurs, elles médiatisaient les premiers grands principes d'un droit international.

A leur retour de ce qu'ils considéraient comme un angle du paradis, les randonneurs furent entourés d'une accueillante émotion. Le rêve qu'ils avaient réalisé les encouragea à mener une existence spirituelle et mystique, qui les conduisit parfois à la sainteté. Après avoir effectué un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, Brigitte reine de Suède et son époux, unis par vingt-trois ans de mariage, entrèrent volontairement dans un cloître (1312) pour s'abandonner à une longue pé-

Exemple de balisage en France (photo fournie par l'auteur).

riode de recueillement.

Le nombre excessif des départs vers les lieux saints inquiéta les souverains : Jean II le Bon, roi de France, exigea de ses sujets en partance pour Rome un sauf-conduit pour assister au jubilé de 1350; de même Richard II roi d'Angleterre, car l'excès de pèlerins freinait le recrutement de soldats.

Dès le quatrième siècle, l'Eglise exerça un rôle régulateur dans le culte devenu excessif des reliques et de ses manifestations abusives. L'évêque Grégoire de Nysse entreprit de modérer les excès d'une vénération trop passionnée.

Vers 1390, dans les *Contes de Canterbury*, chef-d'oeuvre de la littérature anglaise, Chaucer s'éleva contre les excès des pèle-

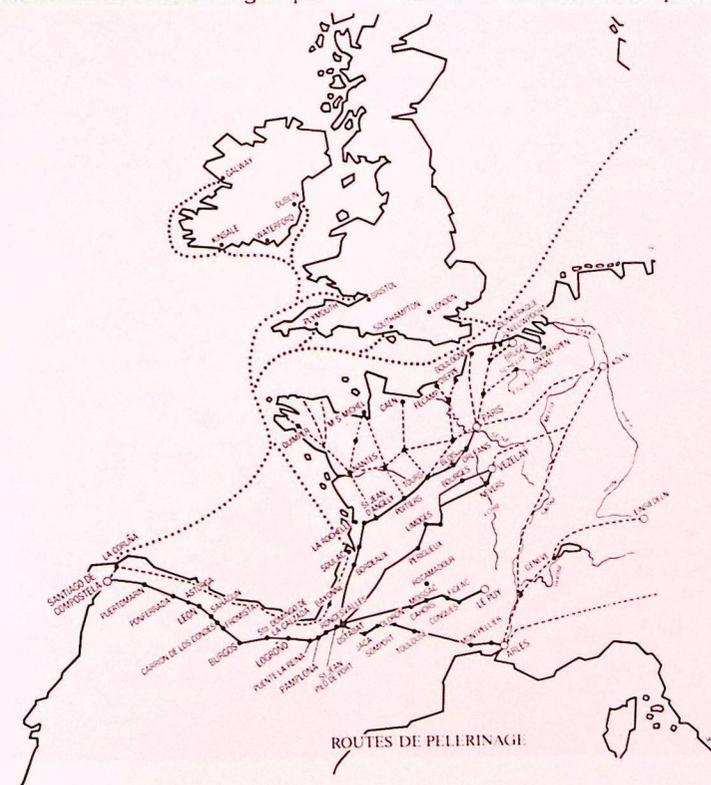


rinages. Parmi les railleries de beaux esprits, on cite *Las Gracias de Santiago*. On y voit un pèlerin, de retour de Santiago, découvrir à son foyer deux marmots nés durant sa longue absence.

Au seizième siècle, Erasme de Rotterdam dénonça les aberrations puériles et sentimentales du culte lucratif des saints, ainsi que de leurs reliques; il s'éleva contre les cérémonies ostentatoires des jeûnes, des indulgences et des processions. Les traductions castillanes des oeuvres de l'humaniste prônant une religiosité plus intérieure atteignirent des tirages étonnants.

La légende et l'histoire : saint Jacques le Majeur

Fils de Zébédée et frère de saint Jean l'Evangéliste, Jacques le Majeur pêcheur de son métier se fit l'apôtre de Jésus et quitta



Carte extraite de "Santiago de Compostela - 1000 ans de pèlerinage européen" publié par le Crédit Communal.

Coupe longitudinale de la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle.
(Extrait de Santiago de Compostela, par le Crédit Communal)

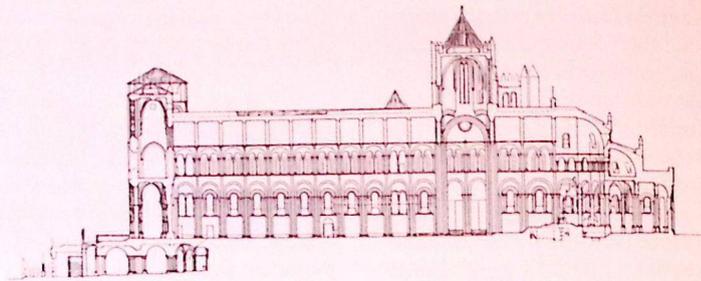
Jérusalem à l'arrestation du Christ. Il y revint après la Passion.

Selon la tradition, il arriva en Galice, au nord-ouest de l'Espagne, en remontant le rio Ulla depuis l'océan. Il aborda à Iris Flavia, aujourd'hui El Padron, à vingt kilomètres au sud de Santiago. Saint Jacques le Majeur aurait ensuite évangélisé la péninsule durant sept ans.

Une inscription en vers d'Adhelme de Malnresbury renforça le mythe (709).

De retour au Moyen-Orient, Hérode Agrippa fit décapiter l'apôtre en 44.

Toujours selon la tradition, la dépouille de saint Jacques aurait été déposée par ses disciples dans une barque, qui l'emporta à nouveau vers le rio Ulla sur la rive duquel le corps du martyr aurait été inhumé et tombé dans l'oubli. Un soir, l'ermite Pelayo eut la vision d'une lumière qui resplendissait au-dessus d'un tertre. Apprenant ce miracle, les habitants



du village voisin accoururent et assistèrent au spectacle insolite. Prévenu, l'évêque Theodomir vint constater le prodige. Touchant la sensibilité des âmes chrétiennes, il déclara que les ossements reposant sous le tertre étaient ceux de saint Jacques le Majeur. La multitude le crut et tout un processus d'affabulation se mit en branle.

Y a-t-il eu connivence entre Theodomir et le roi d'Asturie Alphonse II le Chaste (789 - 842)? Le souverain exploita l'événement en faisant appel à la sensibilité et à l'imagination de ses contemporains. Une ville se forma autour du lieu devenu consacré, qui prit désormais le nom de *Campus Stellae*, le Champ de l'Etoile. Theodomir, évêque d'Iris Flavia,

fut comblé de cadeaux par le roi, qui transféra l'archevêché à Compostelle.

La sépulture du martyr fut d'abord gardée par ses disciples Theodomir et Athanase. A la mort de ceux-ci, leurs dépouilles furent ensevelies aux côtés de saint Jacques, ce qui ne fit qu'accroître les attraits sacralisés de l'endroit. La première mention de la présence du tombeau du martyr, ainsi que la notation de la date de la translation des reliques, indiquent 867.

Le tombeau de Theodomir fut découvert en 1946 et 1959. On y lit la date de la mort de l'archevêque.

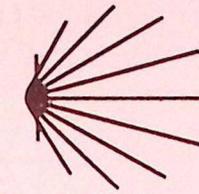
La tradition rapportant la présence de saint Jacques le Majeur en Espagne est contraire à celle de la Palestine. Ce mythe trouve son origine dans le désir de l'Eglise et du Roi d'attirer les pèlerins, source de profits.

Le tertre auquel se rapporte la légende est probablement le tombeau d'un patricien romain. Remire Ier, en 844, conduisit la chevalerie et les mercenaires chrétiens contre les troupes arabes commandées par Abderahman II. Au cours de la bataille de Logrono, les soldats du Christ eurent la vision d'un cavalier, monté sur un cheval blanc, pourfendant les musulmans de son épée étincillante. Après la défaite

La cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle telle qu'elle apparaît aux pèlerins au terme de leur voyage. (Extrait de "Santiago de Compostela", par le Crédit Communal)

de ces derniers, l'apôtre sauveur fut appelé le Matamore, tueur de Maures, et consacré chef spirituel de la Reconquista. «Santiago» devait rester au cours des âges le cri de guerre des armées espagnoles. La prise de Grenade en 1492 mit fin à la domination musulmane.

L'ordre des Chevaliers de Saint-Jacques de l'Epée fut fondé au douzième siècle (1177). Le Maître de Santiago passait pour être un des personnages parmi les plus importants de la chrétienté. L'ordre fut sécularisé en 1789. Depuis 1862, il est décerné en mérite pour la science, l'art et la littérature. Il comprend cinq classes. La cathédrale de Compostelle fut construite du onzième au treizième siècle. Son porche est l'apothéose de la sculpture romane : le prestigieux édifice, constitué de deux églises superposées, surplombe une crypte du neuvième siècle où



Chemins de Saint-Jacques

Itinéraire culturel européen



Conseil de l'Europe

se trouvaient les tombeaux des saints Jacques, Theodoric et d'Athanase.

Le premier ouvrage concernant le trajet et les observations qui en sont écoulées, a été écrit par le poitevin Aimeri Picaud, curieux de géographie, des moeurs des populations rencontrées au cours du pèlerinage, ainsi que de leur dialecte, tel le basque.

Les itinéraires habituels allaient du nord vers le sud, de l'est à l'ouest; 2500 kilomètres séparent Anvers de Saint-Jacques de Compostelle; Vézelay en Bourgogne -où saint Bernard prêcha la

deuxième croisade en 1146- se trouve à 1700 kilomètres du point de départ; Puy-en-Velay, chef-lieu de la Haute-Loire, à 1600 kilomètres.

Les Pyrénées étaient franchies par la majorité des pèlerins au col du Sarnport.

Des hôpitaux, des maladreries, des gens qui s'honoraient d'accueillir sous leur toit les pèlerins afin de leur ménager quelque repos, hospitalisaient les voyageurs, terrassés par la fatigue, la fièvre ou la maladie.

Les pieds poudreux, comme on les appelait à l'époque, priaient dans les nombreuses églises et chapelles qu'ils recontraient sur leur itinéraire.

Autour de ces sanctuaires, les pèlerins décédés de la route trouvaient le repos éternel.

Les pèlerins portaient des emblèmes distinctifs. Ceux-ci étaient tout à la fois une reconnaissance et une croyance en une force occulte contenue dans une relique ou dans certains objets bien précis.

Le culte attaché à la coquille Saint-Jacques remonte à l'Antiquité. Par la charge qu'elle porte, elle préservait, pensait-on des effets néfastes de la magie, de la sorcellerie, et du mauvais oeil. Elle figurait également dans les pharmacopées.

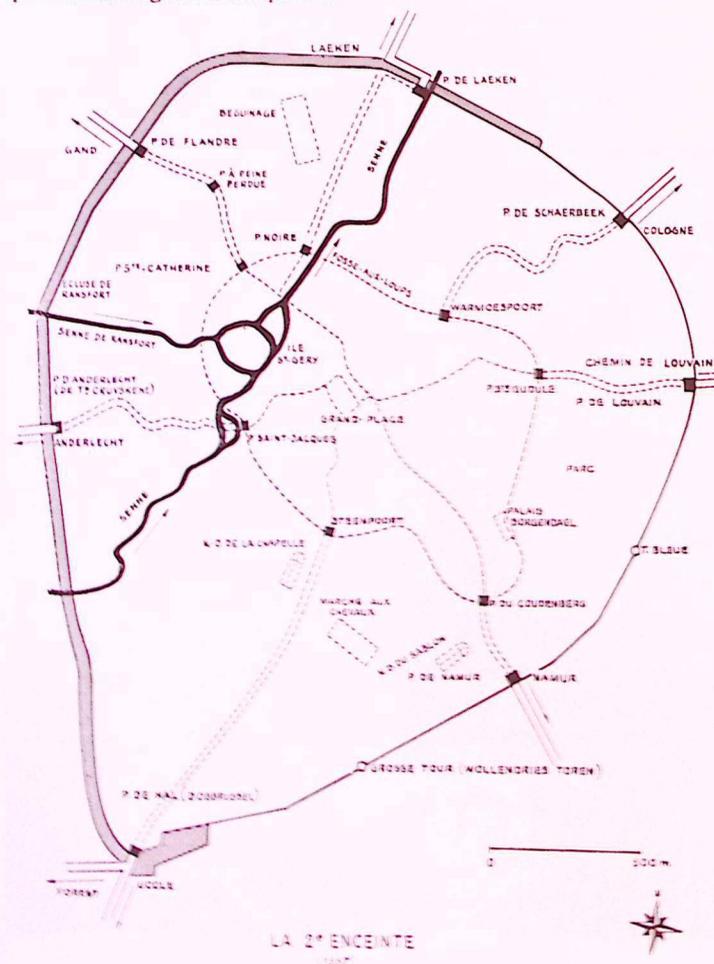
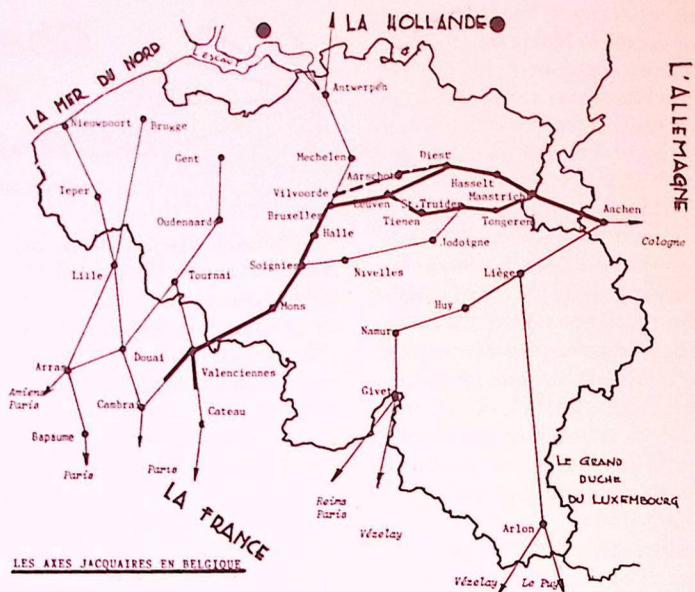
A Compostelle, les coquilles Saint-Jacques ne pouvaient être ramassées librement sur la plage, sous



Photo extraite de "Santiago de Compostela - 1000 ans de pèlerinage européen", par le Crédit Communal.

Les axes Jacquaires en Belgique d'après Roel Jacobs, Gérard Verhelst et Marcel Vanhamme.

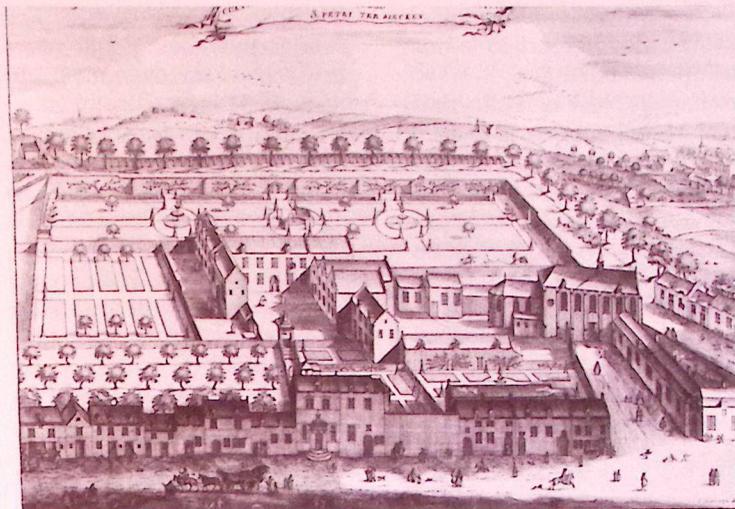
peine d'excommunication. Les pèlerins les achetaient dans une des cent boutiques tenues par les autorités religieuses. A la question : «A qui vendez-vous ces coquilles», on répondait invariablement «A ceux qui viennent de Saint-Jacques». Ce régime exclusif s'assouplit avec le temps, des confréries ayant obtenu le droit de vendre librement des coquilles Saint-Jacques. Dès le douzième siècle, des individus peu scrupuleux bravèrent les interdictions et fabriquèrent de fausses coquilles, soit en étain fondu, soit en jai, sorties de moules présentant un galbe identique aux



véritables. De telles imitations étaient vendues à Paris, au Pont-au-Change. De petits anneaux fixaient les coquilles Saint-Jacques des pèlerins sur le col, le manteau ou le couvre-chef. Ces symboles furent mis à jour non seulement dans la cathédrale de Santiago, dans des sépultures des onzième, douzième et treizième siècles, mais encore en Irlande, en Pologne et en Suède. A Bruxelles, le lignage des Steenweghe, dont le steen se trouvait sur l'itinéraire de Compostelle, porte dans ses armoiries cinq coquilles Saint-Jacques. Les itinérants soutenaient leur épuisante marche par des chansons de piété, tirées de livrets de colportage. Au dix-huitième siècle, à Troyes, les ateliers Oudot et Garnier fabriquèrent de ces imprimés populaires, copiés sur ceux de Compostelle, dont deux exem-

La 2e enceinte de Bruxelles (extrait de "Bruxelles, de bourg rural à cité mondiale" par M. Vanhamme).

La Porte d'Anderlecht au 18e siècle (extrait de "histoire des environs de Bruxelles" par A. Wauters).



plaires provenant de la collection du folkloriste anversois Emile H. Van Heurik sont conservés à la Bibliothèque royale de Belgique. Aux oreilles des populations résonnait, comme un appel étouffé, le nom de Compostelle, qui entretenait en eux l'envie de partir en pèlerinage.

La traversée de Bruxelles

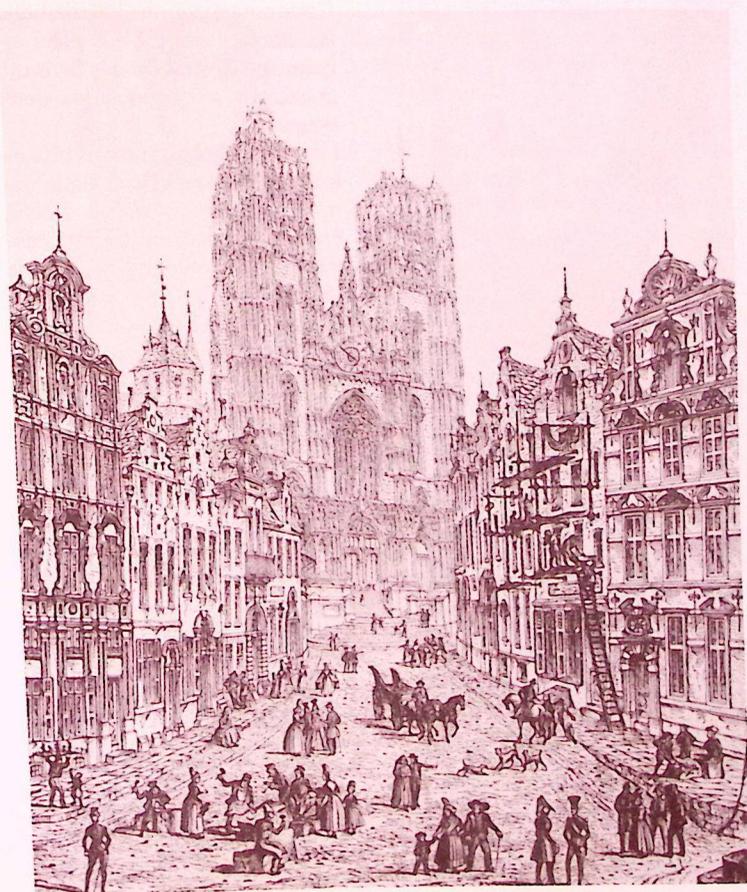
D'Utrecht, Breda, Anvers, Malines, les pèlerins pénétraient dans Bruxelles par la Porte de Laeken; partant de Cologne, d'Aix-la-Chapelle, de Maastricht, de

Hasselt, de Diest, de Louvain, ils débouchaient dans la ville par la Porte Saint-Gudule.

Venant du nord, les premiers dépassaient la Tour Noire de la première enceinte urbaine, dirigeaient leurs pas vers le Marché au Lin de l'île Saint-Géry, dépassaient la Grande Ile de la Senne avant d'aboutir à l'hospice et à sa chapelle Saint-Jacques, à la Porte du Moulin supérieur (Overmolen). Ils prenaient ensuite un nouveau départ à Anderlecht, en direction de Paris.

Arrivés de l'est, les seconds passaient par la Porte de Cologne (de Schaerbeek), la collégiale Sainte-Gudule, le Grand Marché de la Grand-Place, le Marché au Charbon, enfin l'hospice et sa chapelle Saint-Jacques. Les pèlerins poursuivaient leur voyage par la Steenpoort -entre l'église de la Chapelle et le Marché aux chevaux (Sablon)- pour finalement aboutir à la Porte de Hal (d'Obbrussel).

Le nom de saint Jacques apparaissait à diverses reprises tout au long des deux itinéraires bruxellois. A la Porte de Schaerbeek, lieu stratégique de la défense de la



La cathédrale Saint-Michel (extrait de "Bruxelles de bourg rural à cité mondiale" par M. Vanhamme).

ville, se dessinait une fortification militaire à corne portant le nom de l'apôtre (1672).

La chapelle Maes, à la cathédrale Saint-Michel, rappelle le souvenir du chevalier Jean-Baptiste Maes, qui, en 1649, fit reconstruire l'ancienne chapelle Sainte-Madeleine. Commencés en 1673, ces travaux en style baroque furent achevés deux ans plus tard (architecte Léon van Heil le Vieux (1603-1669)). Dans cette chapelle, furent inhumés des membres de la famille Maes. Une

inscription latine rappelle que Jean-Baptiste était porteur du titre de chevalier militaire de l'ordre de Saint-Jacques.

Parmi la série des onze statues d'apôtres ornant la nef de la cathédrale, saint Jacques figure tenant son chapeau de pèlerin à larges bords; à son bâton de marche est accroché une gourde (1650, oeuvre du sculpteur malinois Luc Fayd'herbe (1617-1697)).

Les multiples splendeurs de l'Espagne ont été exposées en 1985,

à Bruxelles, dans le cadre d'Europalia. Une toile du peintre Peter van Lint (1609-1690) y figurait : la Vierge ordonnant le 1er janvier de l'an 40, à saint Jacques, la fondation de la basilique du Pilar. Sur l'oeuvre peinte, on distingue Notre-Dame qui apparaît sur un pilier, à Saragosse. L'apôtre, entouré de pèlerins et de chevaliers, est agenouillé et en contemplation extatique aux pieds de la Vierge, entourée d'anges et de séraphins (Bilbao, musée des Beaux-Arts). Le temple primitif érigé à l'endroit de l'apparition, fut agrandi au cours des siècles. Nostra Senora del Vilar est aujourd'hui honorée dans deux cathédrales de Saragosse, bâties au dix-septième siècle.

Cette oeuvre montre l'art flamand étroitement associé à la piété espagnole, illustration des liens qui unissaient à l'époque les deux peuples.

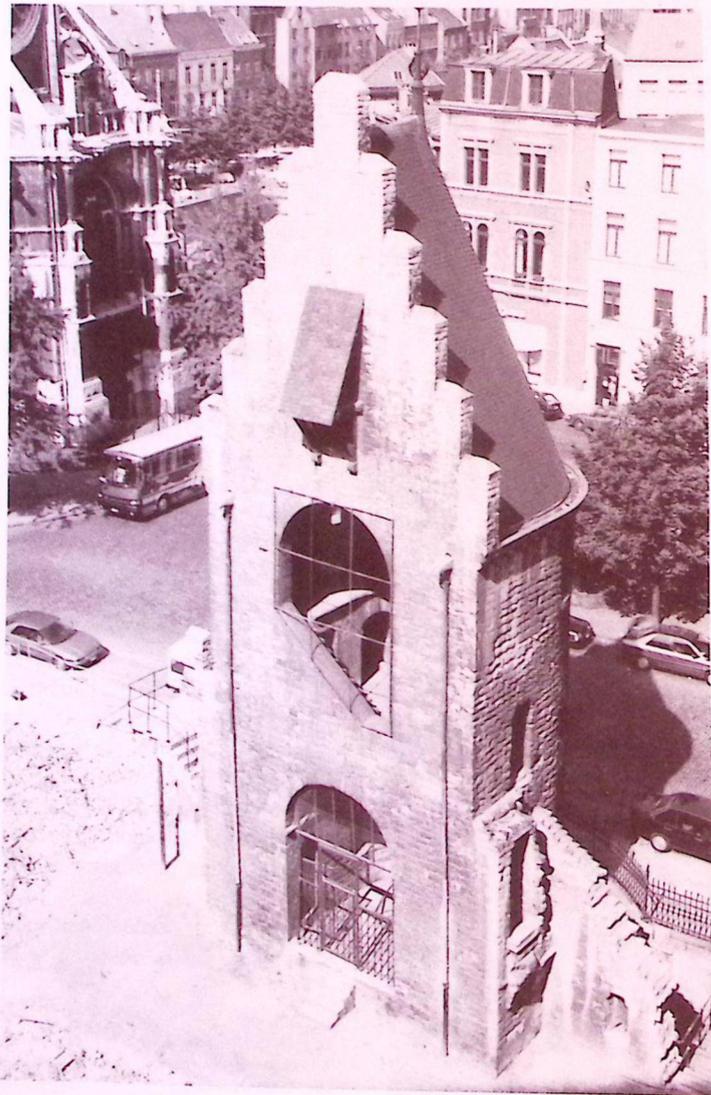
Les premières institutions bruxelloises d'assistance publique remontent au douzième siècle, époque du développement économique et démographique de la ville.

Avant 1127, à proximité de la collégiale, se dressait l'hôpital Notre-Dame et des Douze Apôtres.

En 1129, l'hôpital Saint-Nicolas se voyait à proximité du Grand Marché.

Avant 1162, au Coudenberg, existait un hôpital Saint-Jacques. Tous ces établissements d'assistance publique offraient gîte et pitance. Divers oratoires des environs de Bruxelles portaient également le nom de l'apôtre.

Selon une tradition, la plus ancienne chapelle de la forêt de Soignes fut consacrée à saint



La "Tour Noire" dans son état actuel
(Photo Marc Schouppe).

Jacques le Majeur. Ce lieu de dévotion remonterait à Louis le Débonnaire (778-846), fils et successeur de Charlemagne. Une reproduction maladroite et anonyme de cette chapelle, aujourd'hui Saint-Jacques sur Coudenberg, repose au Cabinet des Estampes de Bruxelles. Enfin, un dessin du dix-huitième siècle, tracé au sépia, représente l'oratoire (Musée communal).

Au XIIIe siècle, existait sur un alleu du Coudenberg, une chapelle du duc de Brabant. Lorsque Godefroid III (1142-+1190) partit pour la Croisade, il la destina à l'hôpital Saint-Jacques (donation aux chevaliers du Temple).

Son successeur Henri Ier (1190-

+1235) s'établit au Coudenberg vers 1200, la chapelle acquit ainsi une certaine importance, notamment lorsqu'il s'y constitua un couvent, qui suivit la règle de saint Augustin (aube du treizième siècle).

L'hôpital Saint-Jacques

La rue du Marché au Charbon, citée depuis 1326, aboutissait à une porte faisant partie de la seconde enceinte de la ville : la Porte d'Overmolen, dite aussi Porte Saint-Jacques (1300), abattue en 1574.

Ses matériaux - à l'exception de pierres bleues utilisées par la suite à la réparation des fondements des moulins du Chapitre d'Anderlecht - furent vendues.

L'hôpital Saint-Jacques fut, durant des siècles, un lieu d'hébergement pour les pèlerins de Compostelle; les malades ordinaires de la région de Bruxelles n'y étaient pas admis. Très tôt, les voyageurs de retour de Santiago se groupèrent en une confrérie de jacobites. Ils érigèrent une chapelle en l'honneur de saint Jacques, encouragés par des dons et bénéfices. C'est ainsi qu'au quatorzième siècle, Jean III (1312-+1315) octroya à l'institution une dotation annuelle et permit aux dirigeants de l'hôpital d'accepter une rente de trois muids de blé, hypothéquée sur des terres de Meerbeek. C'est la charte la plus ancienne de l'hôpital (1328).

Dans l'hôpital, hommes et femmes logeaient séparément. Au dix-septième siècle, on y trouvait un chauffoir et un cellier.

La chapelle s'ouvrait aux dévotions. Avant son agrandissement au dix-septième siècle, elle possédait une ouverture donnant sur la rue et une autre sur le chœur.



Erasmus en pèlerin au Musée Erasme à Anderlecht
(photo Marc Schouppe).

L'autel Saint-Jacques, à l'ouest, se trouvait séparé de celui de Sainte-Wilgeforte, à l'ouest, vierge et martyre très honorée par la population notamment aux quinzième et seizième siècles.

Deux administrateurs, affiliés à la confrérie, dirigeaient cette organisation charitable et pieuse à titre de proviseurs (1339). Ils furent ensuite assistés de quatre maîtres-proviseurs de l'hôpital, membres de la confrérie et rééligibles (1357). Cette organisation se maintint jusqu'en 1445. A cette date, le Magistrat de Bruxelles obtint une Bulle du pape Nicolas V lui confiant la surintendance des Maisons du Saint-Esprit, des Maisons-Dieu et des différents hôpitaux de la ville. Le même document portant le sceau papal menaçait d'excommunication tout individu qui s'opposerait aux décisions du Magistrat.

La ville confia la direction de l'hôpital à quatre mambours : deux choisis parmi les échevins et deux parmi les conseillers sortis de fonction. Quant aux deux anciens prévôts, ils administrèrent uniquement les affaires de la chapelle. En 1507, les prévôts obtinrent du Chapitre de la collégiale Sainte-Gudule l'autorisation de recevoir des indulgences en faveur des pèlerins revenus de Saint-Jacques de Compostelle.

Autrefois, tout était prétexte à des rassemblements religieux, dont les processions. Ces cortèges accompagnés de prières et de chants salvateurs se multipliaient en temps d'épidémie (1349) ou de famine (1314).

A partir de 1260, les membres de la confrérie de la Sainte-Croix, cherchant des formules douloureuses de mortification, se battaient la poitrine à coups de fouet, de verge ou d'une corde enroulée autour de leur taille. Ces flagellants, la tête cachée par un

capuchon ou portant un chapeau de feutre marqué de deux croix rouges -l'une devant, l'autre derrière la coiffe- marchaient dans la procession en martelant le sol de leurs pieds nus. Ils s'appuyaient sur le long bâton de pèlerin. Au passage de ces hallucinés, les spectateurs chantaient Kyrie-Eleison.

L'Église défendit de telles démonstrations publiques de mortification sous peine d'excommunication. Nicolas de Bâle périt sur le bûcher en 1383. En dépit de ces mesures, les scè-

Signe distinctif, du chemin de Saint-Jacques à gauche de l'entrée de l'église Notre-Dame de Bon Secours (Photo Marc Schouppe).

nes de flagellation se poursuivirent au quinzième siècle, dans toute l'Europe occidentale, y semant partout le trouble et l'angoisse. Au siècle suivant, ce furent des gentilhommes espagnols qui se punirent ainsi de leurs péchés. L'épidémie dite de «suette anglaise», venant probablement de Hambourg, sema l'effroi dans les Pays-Bas (1529).



La procession de Saint-Jacques, dont il est question à Bruxelles en 1502, sortait le dimanche suivant la fête patronymique de l'apôtre. Les autorités et corps constitués y avaient leur place réservée. Elle était conduite par le curé de la paroisse de Saint-Géry, dont le quartier de Bon-Secours faisait partie. Dans la chapelle, du haut d'une chaire portative, un père récollet exaltait les vertus chrétiennes de saint Jacques. Après la messe chantée, la procession se mettait en route. Elle y promenait conjointement les statues de l'apôtre et celle de sainte Wilgeforte. Les membres de la Nation de Saint-Jacques, ainsi que le Serment de Saint-Christophe, rehaussant le spectacle de leur présence.

La figuration de saint Jacques portait sur la tête une couronne de lauriers; un valet, rappelant saint Georges, dressait la bannière de la confrérie de Saint-Jacques. Dans le cortège paraissaient les deux derniers pèlerins revenus de Galice. Chacun montait un cheval. Un des cavaliers portait un sabre d'argent symbolisant la victoire du Matador.

Les mambours, les deux fournisseurs, le receveur de l'hôpital figuraient dans la procession. Ils por-

L'église Notre-Dame de Bon Secours à Bruxelles (Photo Marc Schouppe).



taient du laurier fixé au bras droit; dans une main ils serraient une branche de laurier, dans l'autre un bourdon de pèlerin.

Une messe de requiem le lendemain de la procession était dite à la mémoire des défunts, membres de la confrérie.

Les cérémonies se clôturent par un repas organisé dans une auberge, plus tard dans l'hôpital même, offert aux seuls participants de la procession. Les régisseurs, ainsi que les membres les plus

riches de la confrérie de Saint-Jacques, servaient les pauvres.

Ces agapes, organisées par les mambours jusqu'en 1674, prirent fin après 1726.

Par la suite, tout comme les autres hôpitaux bruxellois, celui de Saint-Jacques servit de logement aux soldats. En 1681, les concierges nourrirent trente-sept militaires pour l'entretien desquels ils reçurent une allocation journalière de six sous par homme.



L'église de Notre-Dame de Bon-Secours

Au dix-septième siècle, la chapelle était dans un délabrement complet. En 1625, le maître-cordonnier Jacques Meeuws -un des deux prévôts de la confrérie de Saint-Jacques- découvrit au cours des travaux d'appropriation de la chapelle, une statuette en très mauvais état, datant probablement du quatorzième siècle. Elle s'avéra être une représentation plastique de la Vierge, éclairée par une lumière surnaturelle. Le peuple ne tarda pas à lui attribuer des vertus miraculeuses. L'infante Isabelle prit cette dévotion sous son patronage et fut inscrite comme premier membre de la Confrérie de Notre-Dame de Bon-Secours (1628). Par la suite, on organisa une procession annuelle en l'honneur de la Vierge. L'hospice et la chapelle Saint-Jacques furent démolis en 1664. L'architecte et maître-ébéniste Jan Cortvriendt fut chargé de la construction d'une église nouvelle, dont le marquis de Caracena, Gouverneur général, posa la première pierre au nom du Roi d'Espagne (1664). L'architecte mourut en 1681. Pierre-Paul Merckx reprit les plans de son confrère et poursuivit l'oeuvre.

Décédé en 1695, ce fut Guillaume De Bruyne qui acheva l'édifice, dont la construction avait demandé trente ans de travail.

Le maclair du portail d'entrée de l'église de Notre-Dame de Bon-Secours est orné d'une sculpture de la Vierge, d'un chapeau de pèlerin muni d'une coquille, d'une sacoche et des extrémités de deux bourdons.

Au-dessus de l'entrée de l'église Notre-Dame de Bon Secours (Photo Marc Schouppe).

La porte de Hal, d'après une estampe du 16e siècle (extrait des archives de la ville de Bruxelles).

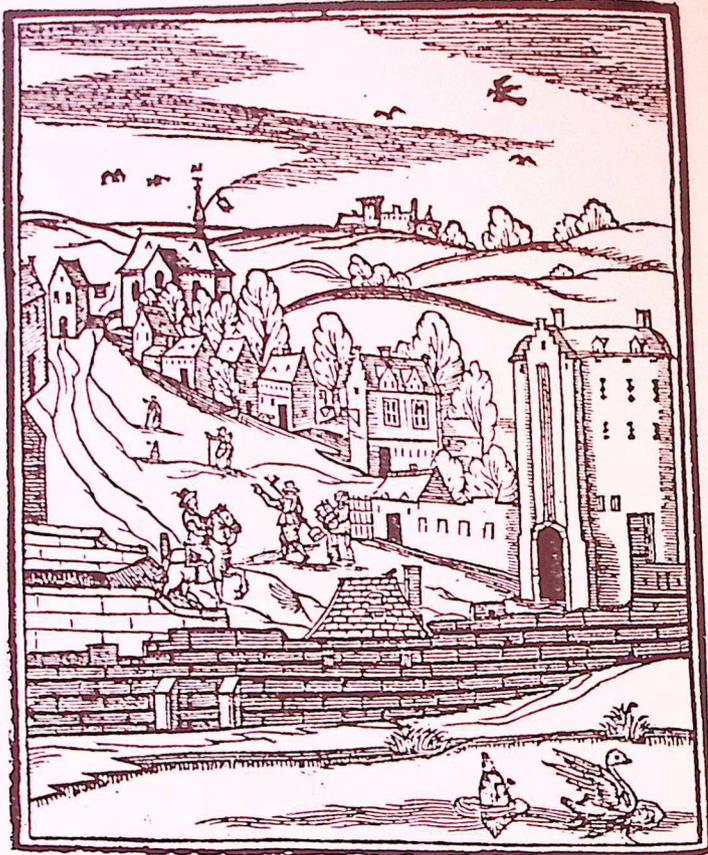
Sur le pilastre de gauche de l'édifice une petite céramique rectangulaire récente représente sur fond d'azur neuf rayons rehaussés d'or convergeant vers une coquille Saint-Jacques; signe officiel choisi par le Conseil de l'Europe pour le balisage de toutes les routes de Saint-Jacques à travers l'Europe.

A l'intérieur de la gracieuse église, édifiée en style Renaissance flamande, à droite du choeur, domine une haute statue de l'apôtre muni des deux coquilles traditionnelles de Saint-Jacques.

L'art et la culture

Le chemin de Compostelle permit la rencontre de l'art, ainsi que l'échange d'idées dont les sujets débordèrent au travers de contes et de fables.

Saint Hugues (1024-1109) s'étant acquis une grande réputation de sainteté fut élu en 1049 abbé et



général de l'ordre de Cluny. Il imposa à ses moines une discipline sévère, réforma la règle clunisienne et fit fleurir parmi ses adeptes les sciences et les lettres; certains approfondirent le Coran. Il fut recherché par le roi de Castille Alphonse VI (1072-1109). Ce fut la présence insistante des moines de Cluny qui sauva l'Espagne chrétienne de l'absorption islamique en organisant la Reconquista, où se distingua notamment la chevalerie française. L'activité des bâtisseurs d'églises fut étonnante en France, aux douzième et treizième siècles. Entre

Saint Jacques à la collégiale Sainte-Ge-trude de Nivelles, sculpté par Laurent Delvaux (Extrait de "Santiago de Compostela - 1000 ans de pèlerinage européen" par le Crédit Communal).

1170 et 1270, on y édifia quatre-vingts cathédrales et cinquante églises.

L'art chrétien pénétra en Espagne par le *camino frances*. Partant de Cluny, il passait par Moissac et Toulouse où se développa l'école de sculpture du Languedoc, qui rayonna vers Compostelle.

La basilique de Santiago appartient à la même catégorie des sanctuaires français échelonnés sur la route de la Galice.

L'architecture leur emprunta le principe d'une galerie ambulatoire tournante, facilitant la circulation des fidèles vers les reliques. La nef en berceau, sans fenêtre; les hautes tribunes, la grandeur du transept, les doubles bas-côtés sont de style chrétien français du Moyen Age.

Les lieux de pèlerinage lointain favorisèrent le brassage des idées économiques et sociales de toute l'Europe.

Les champs de foire dispersés sur le chemin de Compostelle offraient aux voyageurs tous les produits d'alimentation imaginables à l'époque.

Sur le seuil des églises, se déroulait l'évocation de la vie des saints. La plupart des églises plantées sur le chemin de Compostelle, donnaient aux pèlerins la vision de reliques de saints, parfois représentés par leur tombeau. Il en était de même des héros des chansons de geste, plus particulièrement de Charles Martel, de Charlemagne, de Gérard de Roussillon ou de Guillaume d'Orange. Plus de quatre-vingts de ces chansons de geste sont parvenues jusqu'à notre époque.

Le savant Joseph Bédier (1864-1938), médiéviste français de grande envergure, étudia la diffusion des chansons de geste françaises, composées du onzième au quatorzième siècles, récitées oralement par des chanteurs professionnels jusqu'au treizième siècle. Ils exaltent la chevalerie féodale et la civilisation chrétienne dans le

sens magique de croisade contre les infidèles. Cet art littéraire se développa grâce à l'appartenance à une même communauté scolastique de France, d'Angleterre, d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne, reliée par le latin; hommes d'église et savants circulaient librement en Europe, d'où la diffusion du savoir, de la solidarité chrétienne, de la liberté individuelle.

*
**

Le chemin vers Saint-Jacques de Compostelle reste, aujourd'hui encore, non seulement un haut lieu de pèlerinage chrétien et de tourisme; mais également un point de rencontre, ainsi qu'une source inépuisable d'études d'architecture religieuse, romane et gothique. Il est déjà possible de découvrir à Bruxelles le «Chemin de Saint-Jacques» sous la conduite de guides T.I.B./G.B.B. formés par l'Association (tél. : 02/513 89 40).

CHEMIN DE COMPOSTELLE

TRONÇON BARVAUX-GIVET

77 km



Promenade pédestre PROVINCE DE NAMUR

Note de la rédaction :

La Fédération Touristique de Namur a déjà à son actif le balisage de deux chemins de Saint-Jacques de Compostelle qui traversaient sa province. Ces deux chemins pédestres ont fait l'objet de deux brochures fourmillant de renseignements pratiques et culturels.

Une des brochures éditée par la Fédération Touristique de la province de Namur

Ces brochures "Chemin de Compostelle. Tronçon Barvaux-Givet (77 km)" (numéro de référence 651" et "Chemin de Compostelle - Tronçon Andenne-Givet (94 km)" (n° de référence 650) sont en vente au prix de 50 F au siège de la Fédération Touristique de Namur, rue Notre-Dame 3 à 5000 Namur - Tél. : 081/22 29 98.

Vous pouvez également les acquérir en effectuant un versement sur le compte n° 000-0376025-53 de la Fédération de Namur. Dans ce cas, précisez dans la rubrique "communication" le(s) numéro(s) de référence des brochures (indiqués ci-dessus) et ajoutez au prix des brochures commandées 30 F pour les frais de port. Un troisième projet est à l'étude. Il relierait Huy à Andenne.

Bibliographie :

Arenas (Arsenio, Fernandez) et Huarte Arano (Pablo), *Las Caminos de Santiago*, Barcelona, Ediciones La Poligrafa, 1965, 8°, 218. p., CXXIV.

Azcarate (Jose Maria de), *La Labor de Egas en el hospital réal de Santiago de Compostela*, in *Miscellanea Prof Dr D. Roggen*, p. 15.

Europalia 1985 (Espana), *Santiago de Compostela. 1000 ans de pèlerinage*, Crédit Communal, Centrum voor Kunst en Cultuur, abbaye de Saint-Pierre, Gent. *Guide de l'exposition* : 684 numéros d'objets exposés.

Georges (A.), *Le Pèlerinage à Compostelle en Belgique et dans le Nord de la France*, Bruxelles, Académie Royale, 1971.

Rey Pintos (Enrique), *A propos des souvenirs espagnols en Belgique*, 1977, 47 p.

Stiènon (Jacques), *Le voyage des Liégeois à Saint-Jacques de Compostelle en 1056*, in *Mélanges Félix Rousseau, Etudes sur l'histoire du pays mosan au Moyen Age*, p. 553.

Koller (Fortuné), *Ordre de Saint-Jacques (Santiago), Gens de chez nous dans les ordres de chevalerie sous l'Ancien Régime*, préface de Louis Robijns de Schneidauer, Dison, impr. G. Lelotte, 1974, IV, 291 p.

Van den Branden (Jean-Pierre), *A propos d'une statue d'Erasmus en pèlerin*, Association des Amis de Saint-Jacques de Compostelle, 7 rue de Marbais, 6320 Villers-la-Ville, 16 p. *Chansons et prières*, in Bruxelles, carrefour des chemins de Compostelle, Bruxelles, 30 juin 1990, 14 p.

A propos de deux bornes au hameau de Gaillemarde

par Geneviève STEENEBRUGGEN

L'idée de créer une série de thèmes par Année du Petit Patrimoine comble une fameuse lacune qui existait dans la connaissance de ces «petites choses» qui font la personnalité d'une région.

De plus, le chercheur local se sentira un peu moins isolé et ne passera peut-être plus chaque fois comme un nostalgique du passé. Bien qu'à La Hulpe, il reste encore des traces multiples de la petite histoire locale, on peut regretter que cette mise en valeur du Petit Patrimoine se fasse, pour notre commune, vingt ans trop tard, voire trente ans.

Que d'éléments détruits, surtout dans les années 1950 à 1970! Par exemple, les bornes-fontaines. Au moment où on les supprima, je me souviens que mes grands-parents et mes parents demandèrent à l'Administration

communale d'en laisser au moins une. Mais ce n'était pas «dans l'air du temps» d'accéder à de telles demandes, voilà tout! Il y eut tout de même des initiatives heureuses, comme celle qui est à l'origine de la récupération du porche d'entrée d'une maison du XVIIIe siècle, située à «l'impasse Piche» là où la province de Brabant a construit le laboratoire d'analyse de terre, rue Saint-Nicolas. La récupération et la reconstruction de cette entrée dans les jardins de l'institution provinciale qu'est l'école d'horticulture est due à Victor-Gaston Martiny qui était à cette époque (1955-56) architecte provincial du Brabant.

LES DEUX BORNES DE GAILLEMARDE

Située à l'extrémité Ouest de la Hulpe, le territoire de Gaillemarde



fut l'objet de nombreux abornements et litiges au sujet des dits abornements! En effet, il y avait ici, les bornes de la limite de la Forêt de Soignes, les bornes situant les limites des possessions de l'ancien prieuré de Groenendaël, les bornes limites entre les seigneuries de La Hulpe et d'Ohain. C'est dire si dépasser les bornes était le lot de mes aïeux, habitants de cette vallée si courtisée par les géomètres!

La borne du hêtre

Dans la famille, nous avons toujours appelé cette pierre «La borne» et ma grand-mère disait qu'elle faisait la limite entre La Hulpe et Ohain (il est vrai que cette limite fut modifiée, il n'y a pas si longtemps!). C'est aussi l'avis de Sander Pierron. Dans son *Histoire Illustrée de la Forêt de Soignes*, La Hulpe est maintes fois mentionnée dans chaque chapitre en particulier dans celui des abornements. A quelques mètres de cette borne, il y a une source qui fut aménagée jusqu'au milieu des années 1950. Avant l'eau courante à domicile, elle approvisionnait la famille en eau potable et ... glacée. Pour compléter ce trio romantique, il y a un très beau et vieux hêtre. Je me suis posée récem-

Le hêtre, la source et l'Argentine
(Photo Geneviève Steenebruggen).



La borne de la ferme de Gaillemarde

La borne de la ferme de Gaillemarde

Cette borne est ornée d'une croix de Bourgogne dégénérée en croix de Saint-André. C'est le type même de la borne Sonienne fixé par Charles-Quint dès 1530 et en usage jusqu'à la fin de la Domination autrichienne. Les plus anciennes sont ornées d'une vraie croix de Bourgogne, mais les artisans qui se succédèrent lors des remplacements des bornes ont parfois stylisé cette croix. La borne de la ferme est caractérisée par le fait qu'elle comporte une croix de Bourgogne sur deux des faces. Elle comporte également une rainure sur le dessus de la pierre.

Les abornements furent toujours sujets délicats et les bornes furent plus d'une fois détruites. Le prieuré de Groenendaël eut de nombreux litiges avec les souverains successifs! Pendant les périodes troubles de guerre et de révolution, il n'était pas rare de voir les riverains de Soignes en profiter pour déplacer les bornes et agrandir leurs biens de quelques mètres. Par ailleurs, de malicieux paveurs refusaient parfois de voir la différence entre une bordure de pierre bleue, un pavé et une borne. A ce sujet, une petite anecdote qui nous est arrivée. Notre jardin était délimité par plusieurs bornes dont certaines marquées F.M. comme Ferdinand Meeus qui deviendra plus tard comte de Meeus. A plusieurs reprises, ces bornes fu-

rent arrachées par les paveurs, à la grande colère de mon grand-père! Nous pûmes en récupérer qu'une seule!

Dernière anecdote : il y a quelques années lors d'un échange de territoire aux frontières de La Hulpe, Ohain et Waterloo, les géomètres vinrent, dubitatifs, nous demander quelques renseignements, ce territoire limite n'étant, il est vrai pas facile à cerner, tant il est sinueux. Alors, promeneurs qui fréquentez les rares sentiers non lotis de notre commune, si vous heurtez une grosse pierre, regardez à deux fois avant de l'insulter, peut-être êtes-vous devant un vestige de l'ancienne propriété de Meeus, de la plus ancienne encore "franche-garenne" de l'histoire abornement du prieuré de Groenendaël, de l'archéologique abornement de la forêt domaniale de Soignes... et j'en passe certainement.

Sources :

Histoire Illustrée de la Forêt de Soignes de Sander Pierron. Rééditée en 1973 par les Editions Culture et Civilisation, Bruxelles.
Archives et renseignements familiaux.
Monsieur Pierre Pandor et Madame Vanhamme.



La borne du Hêtre
(Photo Geneviève Steenebruggen).

Brabant - Périgord, naissance d'une amitié

par Gilbert MENNE

La France et la Communauté française de Belgique ont en commun la langue ainsi que des liens historiques, culturels et gastronomiques très étroits. Si les Belges apprécient et connaissent bien en général la plupart des régions françaises, on ne peut pas en dire autant de nos voisins à notre égard, particulièrement pour les habitants du Sud-Ouest. Aussi, quand l'Office Départemental de Tourisme de Dordogne - qui recouvre

administrativement le Périgord - a pris contact avec la Fédération Touristique du Brabant pour lui proposer de parrainer conjointement un pacte d'amitié entre une ville périgourdine et une cité brabançonne, avons nous accepté sans hésitation. A l'aube de la naissance, dans un an à peine, du Marché Unique Européen, il est essentiel que les régions, les provinces et les villes de nos pays apprennent à mieux se connaître et à créer entre-elles des relations durables et permanentes.

Jodoigne aime Sarlat

C'est la perle du Périgord noir, Sarlat qui fut l'élue. Ville décor, cité médiévale, blottie dans un vallon entre la Dordogne et la Vézère, Sarlat est la ville européenne possédant le plus grand nombre de bâtiments classés au mètre carré!

Construite en pierre du Sarladais avec ses toits typiques de «lauze» d'une belle couleur blonde, ses édifices vont du XIIIe au XVIIIe siècle. Elle fut restaurée intégralement en 1962 grâce à la loi Malraux en qualité de ville pilote. Forte de 11.000 habitants (et de 200.000 oies fournissant force confits, cous farcis, pâtés et rillettes), son cadre prestigieux en fait la ville aimée des cinéastes.

Messieurs Pierre Boucher, 1er échevin de Jodoigne et Président du Conseil provincial du Brabant et Jean-Jacques de Peretti, maire de Sarlat signent le Pacte d'Amitié. Ce sera ensuite le tour de Messieurs Didier Rober, Député permanent et Président de notre Fédération; Michel Bourgeois, Vice-président du Conseil général de Dordogne chargé du tourisme, Gilbert Menne et Daniel Debaye, directeurs, en présence de Jean et Michel Levieux de la Confrérie de la Blanche Doreye (Photo : Jacques Maget)



Le château de Monbazillac
(Photo : Gilbert Menne)

Une cité du Brabant wallon s'imposa tout naturellement pour convoler avec Sarlat : Jodoigne. Sans pouvoir rivaliser avec sa consoeur périgourdine, la capitale de la Hesbaye offre un patrimoine architectural, historique et naturel considérable et sa population est équivalente. D'autre part, si Sarlat a son oie, Jodoigne possède, outre le célèbre cochon de Piétrain, son incomparable tarte au fromage.

Tourisme et économie

Par-delà l'établissement d'échanges bilatéraux entre les



deux cités et leurs populations respectives, ce sont en fait le Brabant wallon et la Dordogne qui ont décidé de se donner la main en vue de leur développement commun. Outre les retombées culturelles et touristiques, l'aspect économique est évidemment primordial. C'est ainsi que diverses actions de promotion seront menées de part et d'autre conjointement avec le secteur privé pour créer des flux économiques nouveaux : sensibilisation des medias et des autocaristes, organisation d'expositions, présentations de produits régionaux, etc..

Périgord, le Pays de l'Homme

Le Périgord se divise en quatre régions naturelles ayant chacune sa spécificité et portant une couleur à son image. Le plus connu est le Périgord noir,

ainsi nommé en raison du feuillage foncé de ses forêts, royaume de la truffe, «diamant noir» de la nature, dont quelques parcelles magnifient une simple omelette. Ses fleurons sont ses sites préhistoriques au nombre d'une cinquantaine dont Lascaux est le porte-drapeau.

Sarlat, les Eyzies, Saint-Cyprien et les châteaux de Montfort, Beynac et Castelnaud constituent les pièces maîtresses de son patrimoine remarquable. Le Périgord pourpre porte la robe de ses vins : Bergerac, Monbazillac, Pécharmant et bien d'autres sont ses doux prénoms. La culture du tabac y réussit aussi très bien. Avec sa capitale Périgueux, le Périgord blanc tient sa couleur des plateaux de calcaire dominant les vallons de Saint-Astier et de Savignac-les-Eglises.

Au nord, le Périgord vert est serti dans un écrin de verdure avec des paysages splendides sillonnés par des rivières et dont Brantôme, bercée par la Dronne, est le joyau.

Sarlat: la vénérable maison où habita La Boétie. (Photo : Gilbert Menne)

Un voyage officiel et touristique

Le Touring Club Royal de Belgique a joué un rôle moteur dans ce rapprochement brabanço-périgourdin. A l'initiative de son Comité régional, présidé par Monsieur Christian Briade, un périple de quatre jours en Périgord comprenant 105 personnes fut organisé par les «Voyages Touring Club» du 26 au 29 septembre derniers.

Le voyage revêtait un aspect officiel, avec la participation des représentants de la Ville de

Jodoigne, de la Fédération Touristique du Brabant, de la Confrérie de la Blanke Doreye de Jodoigne et de cinq journalistes brabançons bien connus. Au cours de ce circuit créé par la circonstance, et qui sera d'ailleurs commercialisé dès 1992, les Belges découvrirent avec enthousiasme une région splendide, dont quatre jours suffisent à grand peine à donner un aperçu : le vieux Périgueux et sa curieuse cathédrale; Sarlat la médiévale; Brantôme, surnommée la «Venise verte du Périgord»; Bergerac sur les rives de la Dordogne que surveille Cyrano.

Les vallées se succèdent dans une palette verdoyante, dominées par d'innombrables châteaux ou bastides (près de 300 pour le Sud-Ouest et 30 en Périgord) bâtis pendant les guerres entre Plantagenêts et Capétiens. Voici les vignobles de Bergerac, et ceux de Monbazillac dont le château offre un menu mémorable à un prix abordable.

Quelle émotion de contempler, même dans une réplique réalisée à quelques millimètres près de la grotte de Lascaux, ces merveilleuses fresques rupestres réalisées par nos ancêtres voilà 17.000 ans, témoins du génie humain.

C'est dans ce contexte que se situèrent la signature, sous le double parrainage des organismes touristiques, de deux Pactes d'Amitié entre les villes de Jodoigne et de Sarlat et, d'autre part, entre le Consulat de la Vinée de Bergerac et la Confrérie de la Blanke Doreye, gages de la volonté des signataires de concrétiser leurs accords en vue du développement des potentialités du Périgord et du Brabant. Nous fixons rendez-vous à nos amis Périgourdain l'année prochaine dans notre province.

Informations:
Office Départemental du
Tourisme de Dordogne, 16
rue Président Wilson,
24009 Périgueux,
France,
Tél : 00.33.53.53.44.35

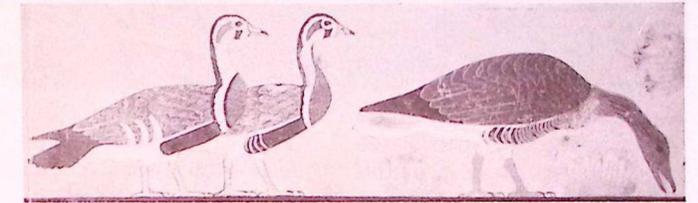
Une place typique à Bergerac
(Photo : Gilbert Menne)



Si le foie gras m'était conté...

par Sara CAPELLUTO

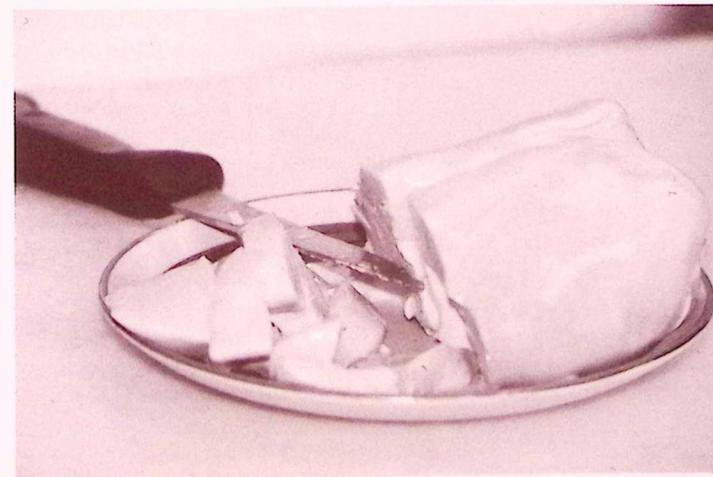
Fermier, artisanal ou industriel, le foie gras est digne des menus les plus prestigieux. Connus depuis des millénaires, ce mets «noble» est la quintessence des grandes tables de fête. Son histoire remonte à l'Égypte pharaonique. Observateurs, les anciens Égyptiens remarquèrent que, parmi les migrateurs venus du Nord, l'oie scandinave, alors sauvagée, s'autogavait avant le départ. Emportant ainsi ses provisions de route, elle ne s'arrêtait que pour boire, en Camargue entre autres, avant d'arriver en Égypte porteuse d'un énorme foie gras délicieux à manger. Ils la domestiquèrent et, utilisant sa prédisposition boulimique naturelle, ils imaginèrent de la gaver



Les oies de Meïdoun, détail d'une fresque de 170 cm de long (vers 2600 av. J.-C.).

de figues sèches améliorant ainsi le goût de son foie gras dont la renommée se répandit jusque dans la Grèce et la Rome antiques. L'empereur Trajan s'en délectait et nous n'oublions pas que les Oies du Capitole sauvèrent Rome de l'invasion des barbares. Les légions romaines introduisirent palmipède et foie gras en Gaule et... nos ancêtres les Gaulois en firent une spécialité réputée. Le maïs, venu d'Amérique du Sud,

s'implanta en Europe au XVI^e siècle. Cet aliment énergétique bouleversa la nourriture pour animaux. Pendant de longs siècles, on n'entendit plus parler du foie gras : au XVII^e siècle, les communautés juives vivant sur les bords du Danube se mirent à élever des oies, élément primordial de leur alimentation et surtout principale matière grasse autorisée par les rites de leur religion. Lorsqu'ils décidèrent d'émigrer en Alsace et dans le Sud-Ouest de la France, ils y importèrent leurs pratiques et... l'histoire du foie gras devint française. Plusieurs villes s'en disputent la paternité : Périgueux, Nérac où Henri de Navarre dégusta une «terrine de gibier et foie gras» en 1581, Strasbourg où J.P. Clause créa son fameux «pâté de foie



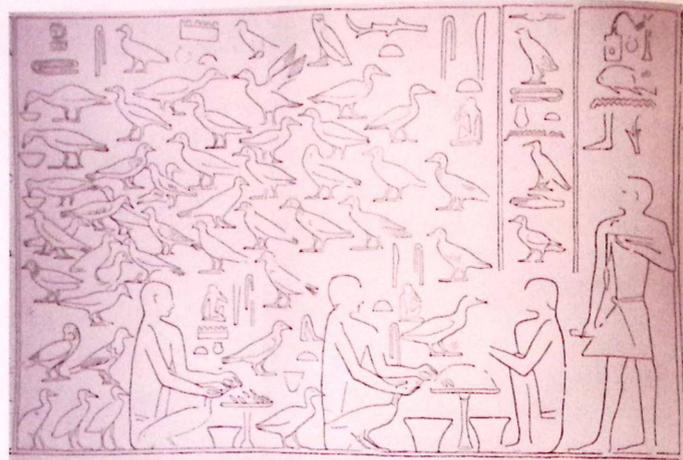
De quoi se lécher les babines
(Photo René De Keyser).

Photo René De Keyser.

gras en croûte» baptisé «pâté à la Contades» du nom du gouverneur de l'Alsace en 1780. Le génial Clause inventa aussi la barde pour protéger son fameux foie gras d'abord dans sa croûte, puis dans la terrine en céramique et enfin dans la boîte de fer ou d'étain soudée au plomb. Aujourd'hui la barde a presque disparu parce qu'il n'y a plus de cochons assez gras. Goyen, Périgourdin exilé en Alsace par la Révolution, ajouta les truffes de son terroir au pâté de Monsieur Clause.

Mais il faut attendre 1810 et l'invention de Nicolas Appert, la conserve, pour que commence le véritable essor du foie gras dont les qualités gustatives s'améliorent en vieillissant. En Périgord, on trouve encore de vraies «caves à foie gras» où les ménagères veillent jalousement, pendant plusieurs années, à la maturation «au froid et au sec» des foies gras.

Si l'art de les accommoder demeure l'apanage de la France, beaucoup de foies gras crus y arrivent aujourd'hui de Hongrie ou d'Israël pour y être apprêtés. Si l'exode des communautés jui-



ves vers Israël mit en sommeil, pendant des années, l'engraissement de l'oie dans les pays de l'Est, les dirigeants actuels en relancent la production. D'autre part, les juifs hongrois qui se sont établis en Israël, y ont repris leur élevage. La Belgique, Madagascar et d'autres régions encore s'essaient à l'élevage de canard gras et à la fabrication du foie gras.

Bien que la production de foie gras belge reste encore essentiellement artisanale, elle augmente considérablement depuis quelques années, atteignant 15 tonnes en

1988. Notre pays s'est surtout spécialisé dans l'élevage du mulard mâle qui donne un foie gras de canard de qualité supérieure. Près de chez nous, à Asse, il existe un de ces élevages où on peut se procurer du foie gras et certains produits dérivés du canard.

De tout temps et de plus en plus, l'altière oie est concurrencée par le moins fragile canard.

De l'oie, du canard... au foie gras

Jeunes oisons, jeunes canetons s'en vont gambader dans l'herbage pour parfaire leur santé et agrandir leur cage thoracique avant d'affronter, à l'âge adulte, l'épreuve suprême : l'engraissement. Mais laissons Crobert nous décrire, en vers, le gavage bien moins barbare qu'il n'y paraît :

*«Il faut être enfermé en un local étroit,
Pendant quelques semaines, de trois à cinq, je crois.
Et puis, trois fois par jour au maïs on vous gave;
Vous restez immobile; là pas de bonnes raves
Ni d'herbes à becquer, mais on vous donne à boire :*



V. D. S. - En Périgord, - Une Gaveuse d'Oie
Bien que s'assuré pour grasso
c besoin de l'ingoules
Pour ne plus avoir besoin de la gaver

Photo René De Keyser.

*De l'eau claire suffit, et vous pouvez me croire.
Enfin ! L'heure est venue, celle du sacrifice.
Las ! Il faut y passer, et aucun artifice.
Ne peut vous écarter de ce mauvais moment,
Mais après, quelle gloire !»*

Lorsque la volaille a été préparée c'est-à-dire tuée, plumée, son duvet brûlé, qu'elle a été rincée à l'eau douce, vient le moment crucial pour le conserveur : découvrir le foie gras !...

De 500 à 900 grammes pour l'oie de 300 à 600 grammes pour le canard semble être la norme de qualité. Gavé au maïs jaune d'or, le foie sera d'une belle couleur dorée; au maïs blanc, il sera rosé. Foies d'oie aux lobes épais dont



l'un est un peu plus court que l'autre, ou foies de canard plus petits, plus plats, avec un lobe beaucoup plus grand que l'autre et arrondi à sa pointe, lisses comme une peau de bébé, ils seront fermes sans être durs car sinon gare à la «fonte» (perte de

pois à la cuisson des foies gorgés de graisse). Celle admise par les normes officielles ne peut dépasser 35 % pour l'oie et 50 % pour le canard.

Avant d'être cuisiné, le foie sera dénervé avec soin. Cette véritable opération chirurgicale, importante pour l'onctuosité du foie, consiste «à délacérer du bas en remontant vers le hile, les deux lobes ouverts comme un livre mis à plat sur la table et à en extirper délicatement le pédicule hépatique». Frictionnés avec du sel, les foies se reposeront pendant une nuit avant d'être savamment assaisonnés (chacun ayant ses secrets pour les ingrédients et les dosages), truffés ou non, logés en terrine, bocal ou boîte et mis à four doux pour se parfaire par la cuisson. Refroidis à température de la pièce, les foies en profiteront pour réabsorber tout ou partie de la graisse exsudée. Pasteurisée ou stérilisée, la conserve partira dans l'autoclave pour pouvoir voyager en toute sécurité autour du monde.

Des catégories de foie gras

L'appellation «foie gras» s'appliquant uniquement au foie gras de l'oie, la législation oblige la dési-



gnation «foie gras de canard» bien que l'un et l'autre proviennent de bêtes engraisées par gavage.

Foie gras cru

Certains restaurateurs tentent d' lancer la mode car elle leur apporte maints avantages : pas ou peu de préparation, pas de cuisson ni de déchets qui en découleraient, gain de temps car pas de dénervage intégral.

Foie gras frais

Ce délice, à savourer poêlé à coeur entouré de fruits macérés dans l'alcool et/ou le vin, a notre suffrage. Présenté en terrine, ballottine, croûte, brioche, aspic, ... il doit être cuit suffisamment car l'insuffisance de cuisson peut être dangereuse pour la santé. Il est à consommer endéans les trois semaines.



Foie gras mi-cuit ou semi-conserve

Sur le plan qualitatif, il est le plus recommandé. Cuit en terrine, bocal ou boîte hermétiques, seulement assaisonné, il ne dispersera pas son fumet et atteindra son sommet après deux ou trois mois de vieillissement. Pasteurisé

et prêt à la dégustation, ce foie gras pourra voyager et se conserver, entre 0 et 4 degrés, pendant neuf mois au plus.

Foies gras en conserve

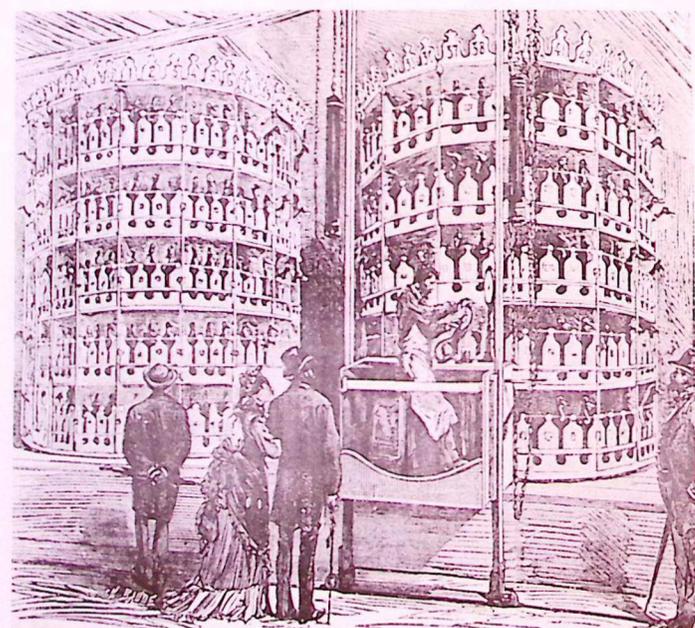
Procédé sûr, l'appertisation permet, sous toutes les latitudes, une conservation de longue durée avec des temps qui ne seront limités que par la durabilité du récipient. C'est après six à huit mois et plus qu'une conserve de foie gras atteint sa plénitude.

De la dénomination du foie gras

La désignation «Foie gras entier d'oie ou de canard» signifie qu'il y a un ou plusieurs lobes de foie moulés.

L'appellation «Foie gras d'oie ou de canard» indique qu'il est fait à partir de morceaux de lobe agglomérés entre eux par du foie de même provenance.

Le «Bloc de foie gras d'oie ou de canard» est formé de foie gras



reconstitué par des moyens mécaniques. Il peut y avoir des morceaux de foie gras apparents à la coupe. L'appellation «avec morceaux» n'est autorisée que lorsque le bloc contient au moins 50 % de morceaux apparents à la coupe pour l'oie et 30 % pour le canard. Le «Parfait de foie d'oie ou de canard» est constitué de 75 % de foie gras mélangé à du foie de volaille en complément.

Le «Pâté de foie d'oie ou de canard» comprend un noyau de bloc de foie gras entouré d'une farce n'excédant pas 50 % du poids total. Il est appelé «Pâté de Périgueux» quand il est truffé. Idéal pour toasts et canapés.

La «Galantine de foie d'oie ou de canard» (avec ou sans barde) est composée de foie gras mêlé à une farce présentant une mosaïque de 35 % de morceaux de foie gras apparents à la coupe.

Dans la «Purée ou mousse de foie d'oie ou de canard», le foie gras est mêlé ou aggloméré à la farce de façon à donner au produit une texture correspondante à sa dénomination.

La mention «truffé» garantit un minimum de 3 % de truffes fraîches ou en conserve.

Certains conserveurs ont conçu

de délicieuses gourmandises à base de foie gras comme :

Les «Cous farcis» : la peau des cous est farcie de pâté de Périgueux.

Les «Cuisses d'oie farcies» : les cuisses désossées et confites sont farcies de pâté de Périgueux.

De la dégustation du foie gras

Les «maîtres ès foie gras» nous ont recommandé :

de placer la veille la boîte dans le réfrigérateur et de l'en sortir trente minutes avant de l'utiliser; de ne jamais surgeler le foie gras; de le découper avec un couteau à lame large passée à l'eau très chaude pour que les tranches soient parfaites; de n'en servir que 40 à 60 grammes par personne; d'observer la règle d'or, «au plus simple au mieux», de rigueur avec la qualité d'un tel produit et de l'offrir tout au début du repas, seul ou simplement garni de gelée ou d'une feuille de salade; de l'accompagner de toasts moelleux, grillés d'une seule côté pour éviter le dessèchement; de présenter le médaillon de foie de canard ou d'oie sur des toasts.

Il intervient aussi dans la préparation des tournedos Rossini et d'assortir ce plat de rêve de vins doux, servis à la même température que lui, tels Barsac, Monbazillac, Sauternes, Banyuls, Rivesaltes, Baume de Venise mais... un vieux Porto rouge ou un bon Sherry sont bien agréables. Le must en reviendrait à «Y» de Château Yquem.

D'autres grands crus de Bourgogne, d'Alsace, de la Loire... pourront convenir, mais le mariage foie gras-champagne serait à éviter.

Bon Appétit et Joyeuses Fêtes...

Si le foie gras belge vous intéresse, voici quelques adresses que nous avons pu obtenir :

vente directe chez le producteur
M. P. et A. Dalle, Vrijhout 3
à 1730 Asse,
tél. : 02/452 83 90.

"Le foie gras artisanal de Wallonie" chez :

M. De Jonghe,
rue Grande 112
à 6360 Romedenne,
tél. : 082/67 83 66.

Les produits "Upignac" se vendent au "Cochon des Blés" à Wavre et au "Mirliton" à Waterloo ainsi qu'à av. de Fré à Uccle et av. de Gribaumont à Woluwe-Saint-Pierre.



Photo René De Keyser.

L'art de la tapisserie évolue... de nombreux Brabançons en sont les artisans

par Dominique DETREVES

Si l'on excepte les spécialistes et les connaisseurs épris de passion pour la beauté de ce genre de chef-d'œuvre, la tapisserie est un art souvent trop peu connu du public. Quel intérêt lui porte-t-on, mais surtout... que sait-on d'elle ?

Son nom, déjà, prête à confusion. Car la tapisserie n'est pas, comme beaucoup l'imaginent, un ouvrage de laine ou de coton, fait de petits points réalisés à l'aiguille, sur fond de canevas, reproduisant le dessin à couvrir. Cela s'appelle de la broderie. Par ses dimensions, la tapisserie

a déjà plus d'envergure et est généralement destinée à décorer de larges panneaux muraux. Dès lors, de telles pièces d'art se rencontrent dans les châteaux, églises, musées, édifices publics et à l'occasion d'expositions, singulièrement pour les œuvres modernes.

Il faut savoir, en effet, que la tapisserie est un art en pleine évolution.

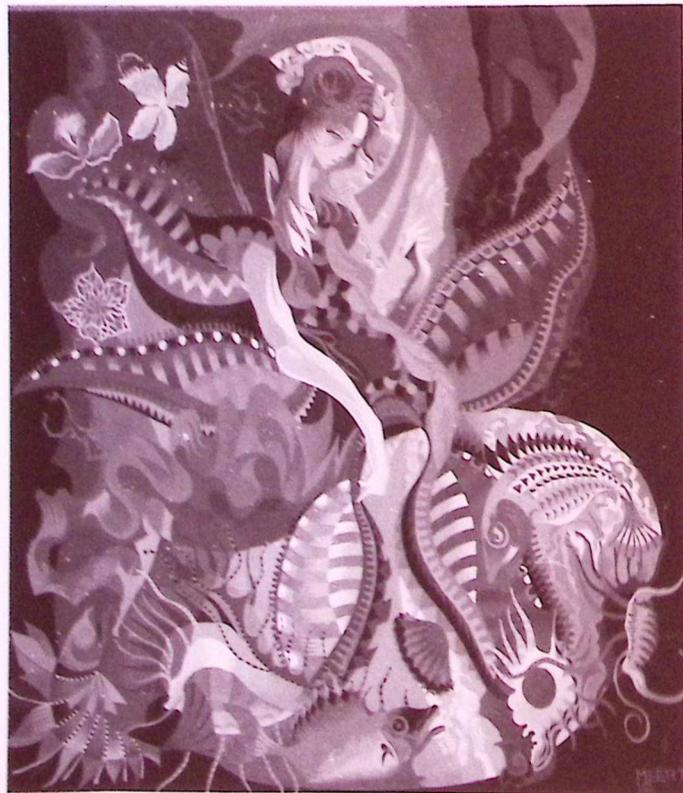
Pour la définir sommairement, disons qu'elle est une pièce textile, tissée à la main, sur un métier de haute ou de basse lice (ou lisse). La réalisation du modèle proposé s'élabore par le passage transversal, avec navette, des fils de trame entre les fils de chaîne, tendus sur le métier.

Ainsi, lentement, se construit le travail.

La lice est la pièce du métier dans laquelle se trouve le maillon par où passe le fil de chaîne, et la distinction entre basse et haute lice tient à l'exécution horizontale ou verticale du travail.

La haute lice (ou métier vertical) permet une vision permanente du travail, tandis qu'en basse lice, il

"La petite sirène" de Lucien Meert
(145 x 140 cm)
manufacture G. Chadoir.



"Les Tabacs" d'Edmond Dubrunfaut
(215 x 300 cm)
manufacture G. de Wit.

faut basculer le métier pour opérer les vérifications. Et des pédales que l'on actionne séparent la chaîne en fils pairs et impairs. En haute lice, le licier attire les fils de chaîne arrière sur l'avant.

Le métier à tisser a une très, très longue histoire et peut certes s'inscrire parmi les «trouvailles» les plus marquantes de l'homme. En Europe cependant, les traces les plus anciennes remontent au haut Moyen Age, époque à laquelle se façonnent, dans l'atelier de bien des monastères, des tentures... destinées à «couper» le passage du froid.

Une heureuse évolution s'entame et le 14e siècle voit ainsi s'épanouir cet art de manière extraordinaire, lequel exige une réelle association d'intervenants :

- le peintre, qui réalise le carton, c'est-à-dire le sujet à reproduire, celui-ci étant commandé par un mécène;
- le teinturier, qui doit obtenir les laines dans tous les tons requis, résistant au maximum à la lumière;
- le licier enfin, qui prépare le



métier et effectue le travail de tissage. De son talent, de son habileté, du respect total du modèle et des tons, dépend la réussite finale de la tapisserie.

L'un des plus anciens tableaux date des environs de 1340. Exécuté très probablement à Arras, il fait partie des collections du Musée d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire, à Bruxelles.

Paris possède, à cette époque, ses métiers de haute lisse, de même que Tournai où, durant un demi-siècle (de 1480 à 1535), se créent des pièces de toute beauté, qui soulignent l'apogée de cet art qui

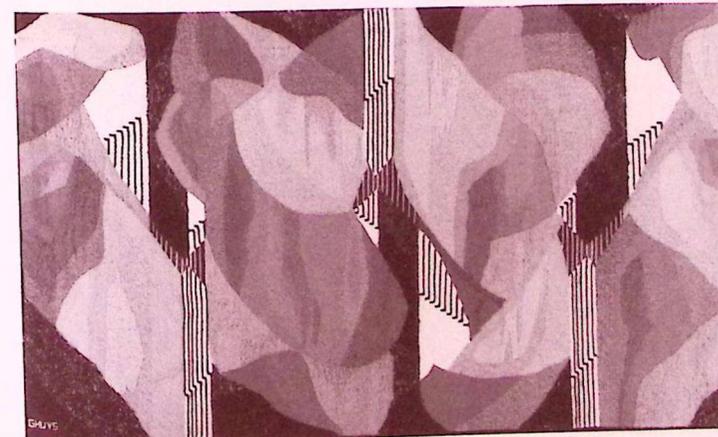
voit se bousculer des figures allégoriques et légendaires, des sujets religieux, historiques, guerriers, chevaleresques, des scènes pittoresques, fourmillant de détails. Bruxelles, Bruges, Audenarde, Anvers, Enghien rivalisent de qualité et de prestige.

Les commandes affluent mais, lorsque des liciers de talent descendent vers la France ou l'Italie, le prestige, chez nous, s'estompe durant un temps.

Et certains d'entre eux sont à la base de la création de la manufacture royale des Gobelins, Beauvais, Aubusson, dont on connaît assez la réputation.

Nombreuses encore au 18e siècle, ces tapisseries continuent à susciter, à notre époque, une admiration sans borne et leur valeur pécuniaire est certes à cette mesure. Il y a peu -ceci étant dit à titre d'exemple-, une réalisation d'Enghien, du 16e siècle, s'élevait à près de deux millions de francs. Certaines autres, de Tournai, approchaient les vingt voire trente millions !

"Pneumologie" de Martine Ghuyts,
réalisation personnelle.



S'il est vrai que la tapisserie a connu ses heures de gloire, elle a aussi compté de longues périodes d'éclipse.

Un retour en force s'est cependant dessiné, caractérisé par une espèce de révolution à la fois technique et esthétique. L'éclat d'antan ne peut estomper l'art du présent et, depuis le début du siècle, maints artistes ont exercé

leur talent en faveur de sa relance». A l'intérieur de nos frontières, c'est surtout après la seconde guerre mondiale, et sous l'impulsion de Dubrunfaut, Somville et Deltour que démarre vraiment le renouveau de la tapisserie. Celui-ci favorise l'éclosion d'une large diversité dans la création textile, mettant en exergue ce mouvement où techniques et matières

changent au gré de l'inspiration, jusqu'à devenir un art nouveau, parfois audacieux, qui peut étonner, intriguer, mais ne jamais laisser indifférent.

Quelle que soit cette diversité et, tout en se prévalant de maintenir la rigueur des techniques de la lice, une trentaine d'artistes se sont, au printemps 1981, groupés en une association : «Le Domaine de la Lice», soucieuse de défendre cet art et de promouvoir et soutenir cette discipline sous ses aspects historique, artistique et économique.

Elle réunit des peintres-cartonniers qui, toujours entretiennent une complémentarité complice avec l'artisan-licier; des liciers, créateurs, qui, usant d'une plus grande liberté technique, traduisent plus exactement leur propre sensibilité; d'autres artisans encore, qui orientent leurs recherches vers les structures textiles.

Ainsi entendent-ils préserver une tradition, un métier, au travers d'un regard actuel, qui conçoit l'art contemporain sans renier les témoignages du passé. Introduire cet art en mouvance, là où l'homme passe, vit, travaille, se repose... Habiller de chaleur, tantôt de couleurs chatoyantes, tantôt de cocasserie, tantôt encore de tendresse et de douceurs, des murs nus et froids...

Bref, avant tout, penser mural en une explosion d'expressions.

Très dynamique, le «Domaine de la Lice» s'occupe, entre autres manifestations, de l'organisation de conférences, de visites guidées, de concours ouverts aux jeunes talents, d'impressions de

"Icare" de Robert Degenève
(235 x 155 cm)
manufacture G. Chadoir.

cartes postales reproduisant les oeuvres des artistes, et surtout de remarquables expositions comme il s'en est tenu déjà au Centre Culturel Jacques Franck, à Saint-Gilles; à l'ancienne abbaye de Forest; dans la salle des Métiers d'Art du Brabant, à Bruxelles; à Liège, Nivelles, Mons, Genappe, Charleroi, Hoepertinge, Saint-Hubert, Ypres, Woluwe-Saint-Lambert, Ottignies, etc. Elle peut s'enorgueillir d'avoir jusqu'à présent attiré 30 000 visiteurs. C'est là, de toute évidence, un encouragement de poids.

La dernière en date avait élu comme lieu la jolie cité d'Enghien, limitrophe des terres hennuyères et brabançonne.

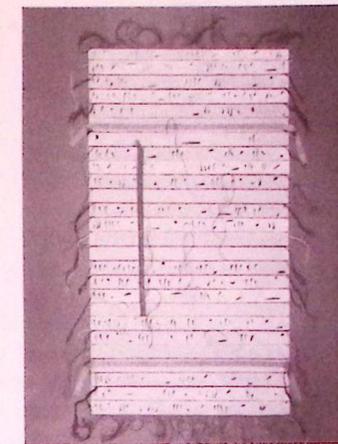
Cette ville -qui a mille raisons de se souvenir de son haut passé, combien glorieux et prestigieux, d'école de tapisserie- a donc accueilli une imposante collection d'oeuvres contemporaines dues à plus de vingt artistes (et parmi eux de nombreux Brabançons) dont

"Confidences au soleil" d'Anne De Bodt (110 x 60 cm), réalisation personnelle en papier, lin, coton et soie.

les réalisations se découvrent ou se retrouvent avec un intérêt marqué.

Elles sont, en effet, un aperçu très éclectique de compositions fort décoratives, chatoyantes, exubérantes, sobres, abstraites ou suggestives, toutes en tout cas, empreintes d'une expressivité bien déterminée, que la technique choisie sert admirablement.

Cette exposition se tenait, pour une part, dans les très belles «Ecuries du Parc», bâtisse qui date du 18e siècle et se situe tout à proximité du Grand Parc et à un jet de pierre de la «La Maison Jonathas», sise au coeur même de la ville. Ancienne «demeure-forte seigneuriale», édifice médiéval, elle est un monument historique, classé et restauré, qui abrite

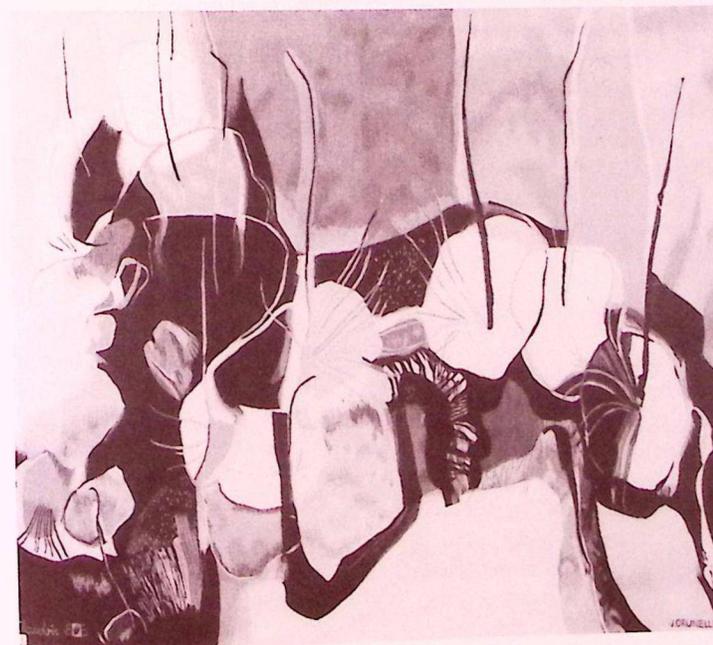


aujourd'hui les collections du Musée Communal local et notamment les Tapisseries d'Enghien, entourées de tout leur contexte chargé d'Histoire. Elle sert également de cadre à diverses manifestations de caractère culturel.

C'est en ses murs précisément que s'est tenue, de fin octobre à la mi-novembre, une somptueuse exposition organisée par l'«Office des Métiers d'Art du Brabant» qui y célébra ses cinquante ans d'existence.

Et la prochaine exposition des tapisseries du Domaine de la Lice, annoncée pour 1992, a sélectionné comme endroit le Musée Hessenhuis de la ville d'Anvers. Soyons donc vigilants à cet égard, car date et heures d'ouverture seront communiqués en temps utile.

"Nocturne bleu vert" de José Crunelle (150 x 190 cm)
manufacture G. Chadoir.



Busarder à Bruxelles,... la ligne 30

par Jean-Marie ROMIEE

Le bus 30 fait preuve d'originalité : ses itinéraires, extérieurs à l'agglomération des 19 communes bruxelloises, sont d'une complexité attrayante pour les amateurs de diversité. Mais il exige un effort du lecteur normalement constitué. Résumons.

Le «30» a deux parcours différents, un «court» (III) et un long (IV) et le «30 barré» a le sien (II).

Tous ces tracés ont un axe commun de 2,5 kilomètres (I).

I. L'axe commun

Cet axe va de la station de métro «Kraainem», proche de Louvain-en-Woluwe et située à Kraainem, comme son nom permet de le supposer, au début d'une artère de la localité voisine, Wezembeek-Oppem, la rue du Long-Chêne (point d'arrêt «Gergel»), après un détour par le fleuron du village, l'église Saint-Pierre.

II. Le «30 barré»

De l'arrêt Gergel, le «30 barré» continue son parcours (1,6 km) vers l'avenue de l'Hippodrome qui, à quelque 500 mètres au-delà du terminus, s'ouvre sur le champ de course de Sterrebeek, le bus s'arrêtant, lui, à l'angle de la chaussée de Malines.

III. Petit parcours du 30

Le petit chemin du «30» (non barré, bien sûr) compte quand même 5,4 km au total dont 2,9 km pour ce parcours propre qui, de «Gergel» passe par le centre



administratif de Wezembeek-Oppem pour aboutir à un quartier d'Oppem où le culte de la nature a été conservé dans les plaques des avenues puisque le terminus est situé avenue de la Marmotte où le bus peut hiberner quelques instants.

IV. Grand parcours

Pour l'itinéraire le plus long du «30» (7,7 km) combinant les deux précédents par l'exécution d'un demi-tour à l'angle de la rue du Long-Chêne et de l'avenue de l'Hippodrome -qui n'est pas parcourue- le lecteur voudra bien se reporter aux considérations groupées sous les autres numéros en notant que le bus, dans ce cas,

s'arrête successivement à deux endroits portant le nom de «Vier Huiskens» distants de 40 mètres (étapes II A, 4 et 5; étapes II B, 1 et 2).

Enfin, pour mieux comprendre ce qui va suivre, signalons que les lettres A et B représentent les deux directions opposées de l'itinéraire considéré.

1 A : KRAAINEM - GERGEL

1. Kraainem / Reine Astrid :
La logique en bonnes voies

Le «30» quitte sa station «Kraainem» (qui est aussi celle de la ligne 1 B du métro vers Stockel par un tunnel de 719 mètres) **pour emprunter, à gauche, l'avenue de Wezembeek** qui, logiquement, nous conduit vers la localité dont elle porte le nom. En partant, **nous longeons, pendant quelques secondes, Woluwe-Saint-Lambert** dont on laisse à droite l'avenue de Bornival évoquant une ancienne seigneurie pourtant

éteinte depuis 1537. Nous voyons aussi la **cité-jardin (1925, architecte Pompe)** mais **l'avenue de Wezembeek** que nous suivons **est située, elle, à Woluwe-Saint-Pierre jusqu'à la rue de la Limite** (elle aussi bien nommée : c'est la **limite entre cette commune et celle de Kraainem**, indiquée par une plaque, localité que nous n'allons pas tarder à retrouver. Cette rue est précédée de deux autres voies latérales, rue Pierre Van der Biest (nom d'un prisonnier politique exécuté à Cologne en 1943) et la rue du Prince-Régent (il s'agit du

prince Charles, régent du royaume pendant que son frère, Léopold III, était «dans l'impossibilité de régner»).

La rue de la Limite mène un peu plus loin, à droite, à **la Cité de l'Amitié** (panneau fleché) créée dans les années 1970 et ainsi nommée parce qu'elle **a comme particularité de compter 20% de logements** (sur 329 appartements) **aménagés pour des handicapés**. On y trouve, outre les services indispensables, un pavillon, lieu de rencontre entre les valides et les autres, qui a été récupéré par la commune sur

un chantier d'une firme en faillite: économies municipales obligent !

2. Reine-Astrid / Wezembeek-Shopping :
cris de corbeaux au-dessus des seringas

Nous sommes donc revenus sur le territoire d'une localité, Kraainem, qui ne fait pas partie des communes de l'agglomération bruxelloise mais où néanmoins des facilités (dont le bilinguisme des plaques de rues) sont laissées aux nombreux habitants qui y pratiquent le français. Il fut un temps où les francophones se seraient trouvés ici à «Crainhem». On en est revenu à plus d'orthodoxie sur le plan du néerlandais et il est vrai que ce «Kraai» qui s'allonge est plus proche du cri de ceux qui seraient à l'origine du toponyme selon des spécialistes : les corbeaux...

Au carrefour suivant, celui de l'avenue Reine-Astrid, aboutit aussi une **rue des Seringas**, des arbrisseaux dont il convient de ne pas respirer l'odeur forte d'une des espèces, dite des jardins, qui peut se révéler dangereuse. L'établissement de cette voie n'a pas été expéditive : projetée en 1929, autorisée en 1934 n'a été percée à travers une propriété privée qu'en **1953**.

L'avenue Reine-Astrid, qui unit Stockel (un des quartiers de Woluwe-Saint-Pierre, à droite) au centre de Kraainem, à gauche, devait, lors de sa création entre 1937 et 1939, être appelée «avenue des Quatre-Bras» mais les esprits étaient encore sous le choc de la mort brutale, à 30 ans, en 1935, d'une jeune reine populaire. Personne ne contesta donc



L'église Saint-Pierre à Wezembeek-Oppem (photo Jean-Marie Romiée).

La station de métro "Kraainem"
(photo : Jean-Marie Romée).

cet hommage rendu à sa mémoire et rappelé, un peu plus loin, à droite, dans l'avenue, par un buste dû à Victor Demanet, un disciple de Constantin Meunier.

La suite, pour nous, de l'avenue de Wezembeek, qui se fait ici plus champêtre, a fait partie d'un aménagement définitif des voiries suscité par l'existence du «Ring» (1979-80) sous un pont duquel nous passerons bientôt et qu'on n'imaginait guère quand on commença à s'occuper du site en 1919.

3. Wezembeek-Shopping / Lenaerts :

la croix de Wezembeek en est aussi la bannière.

Nous allons quitter l'avenue de Wezembeek qui devrait, toujours logiquement arriver à sa fin puisque, en laissant l'arrêt, nous abandonnons précisément Kraainem pour Wezembeek Oppem : l'avenue de Wezembeek est pourtant tracée surtout dans la commune du même nom.

Nous voyons au carrefour une rue vouée au souvenir de François Landrain, Directeur d'une station privée de radio avant la guerre de 1940, ce technicien de talent fut indispensable au réseau de la Résistance «Samovède» qui permit à la Belgique d'être informée par les ondes dès que les Allemands eurent quitté les endroits où ce groupe avait installé des émetteurs. Cet homme habitait Wezembeek (d'où la plaque de rue) et était d'une modestie totale. Quand on organisa une fête en son honneur, il baissa les volets de sa maison pour ne voir personne. Il est mort dans les années 1980.



En bifurquant à gauche, nous quittons la voie d'accès vers l'entrée n°2 du «Ring-Est» de Bruxelles dont nous voyons un des ponts. Si ce n'est plus l'avenue de Wezembeek (bien que certains plans la mentionnent) et pas encore la rue du Long-Chêne, qui en est le prolongement, quelle est donc cette artère ? En apparence, elle n'a pas encore de nom. Pour satisfaire au bilinguisme ambiant, son appellation (officielle) est celle d'«Express Way». Cette voirie avait été conçue large car, à l'époque, elle devait servir aussi de début à une autoroute dite des professeurs vers Louvain (l'Ancienne) via Tervueren, projet qui n'a jamais été exécuté.

La première voie que nous partageons à Wezembeek nous plonge aussitôt, par son nom, dans la tradition de cette commune : l'avenue porte un patronyme local et, plus précisément, le nom d'Oscar de Burbure qui fut bourgmestre de Wezembeek. C'est d'ailleurs ce dernier qui a accordé à la municipalité la faculté de se servir de l'emblème des siens : une croix ancrée sur fond blanc. L'avenue nous mène vers la com-

tre historique de la localité que nous pourrions mieux apprécier en sens inverse. Avant l'arrêt suivant, nous roulons aussi sous un passage du Ring-Est.

4. Lenaerts / Wezembeek :

au centre, des liens

Plusieurs artères de la commune sont dédiées à des anciens combattants, décédés lors des conflits mondiaux : c'est le cas pour la rue adjacente vouée à Henri Smets dont on peut trouver le nom sur le monument proche de la maison communale (Voyez le n° III, 5).

Le bus aborde ensuite la place Saint-Pierre, centre historique de Wezembeek, dont l'église ancienne se trouve à gauche. On devrait plutôt appeler l'endroit «place Saint-Pierre-aux-Liens» puisque le sanctuaire, dédié au premier des apôtres, rappelle le miracle qui libéra ce dernier de l'appareil en fer qui l'enfermait dans sa prison.

5. Wezembeek / Gergel :

de l'agitation au repos

Dans la rue qui commence à droite de la place et qui est aussi consacrée à un ancien combattant, Joannes De Keyser, vous allez voir au n° 31 un couvent qui a toute une (sombre) histoire, qui tient peut-être en partie à la légende et qui n'est pas sans rapport avec le château de Grunne à Oppem près duquel nous passerons (III B, 2). La fille du notaire malhonnête dont il sera question fonda une congrégation, restée locale, sous l'égide de Notre-Dame des Sept-Douleurs, dont on aperçoit encore, à l'angle gauche de la grande maison, la statue au cœur transpercé de sept épées. C'était un refuge pour les orphelins pauvres et les femmes plus ou moins repenties, les uns étant séparés des autres, espérons-le. La congrégation périclita et fusionna avec une autre, les Servites de Marie qui ont établi là une maison de repos.

Nous arrivons ainsi à la rue du Long-Chêne (à gauche) c'est-à-dire à la fin de la branche communale à tous les 30, barrés ou non.



tuer une «promenade verte» dans un couloir (70 à 100 mètres) de la même teinte par la Warandeborg : vous y attendent sans bouger de nombreux arbres de 60 espèces, souvent répartis en bosquets et une vue sur un étang ainsi que divers accessoires d'exercices physiques.

2. Wezembeek / Lenaerts :

des pierres qui parlent

Au centre de la localité, le fleuron de celle-ci : l'église Saint-Pierre-aux-Liens, un sanctuaire à transformations. Il fut d'abord un simple oratoire créé au Xe siècle par l'abbaye Saint-Pierre de Gand à l'intention des cultivateurs que celle-ci occupait ici dans ses domaines. Chapelle castrale ensuite, elle devint l'église dès le XIe siècle. L'édifice garde un aspect général de la fin de l'époque médiévale (XVe siècle) au cours de laquelle il fut construit, notamment par son choeur gothique, même si la nef principale est plus tardive (XVIIe siècle et si un porche baroque a été élevé lors d'une restauration en 1782.

Quelques pierres tombales rappellent le cimetière qui entourait l'église. On peut lire notamment cette inscription en forme de profession de foi : «Devant la mort, on est heureux d'avoir travaillé dans l'ombre pour Dieu et pour ses frères».

A gauche, l'auberge Saint-Pierre (du nom de l'église), de la fin du XVIIIe siècle et dont les briques ont été récemment rendues apparentes par le nouveau propriétaire de l'établissement.

Le Jardin des Plantes médicinales de l'U.C.L. à Woluwe qui s'étend sur 20 ares dans un parc de 2,5 hectares
(photo : Jean-Marie Romée).

I B : GERGEL - KRAAINEM

1. Gergel / Wezembeek :

Vert eau

Ce tronçon vous permet d'abord d'atteindre et de voir le centre historique de Wezembeek. Le nom de la localité («Wezembecca») est déjà cité d'une façon certaine en 1129. «Wezem» correspondrait à l'ancien mot flamand «weze» et au substantif allemand «Wiese». Il s'agit de «prairie» et comme «beek» signifie «cours d'eau», Wezembeek serait donc le «ruisseau dans la prairie». Curieusement, il semble que ce furent des «van Wezembeek», seigneurs du lieu, qui donnèrent leur patronyme au ruisseau qui traversait leur immense propriété. Ces biens échurent au duc de Brabant qui établit ici, comme en d'autres endroits, un «burg» fortifié pour défendre son territoire et finit, plus tard, par mettre en gage ce domaine, ce qui détermina la main-mise des nobles, la famille de Burbure en particulier, sur celui-ci (voyez l'étape suivante). A noter qu'à droite du prochain arrêt, vous pouvez effec-

Sculpture mystère à l'École allemande
(photo : Jean Marie Romée).

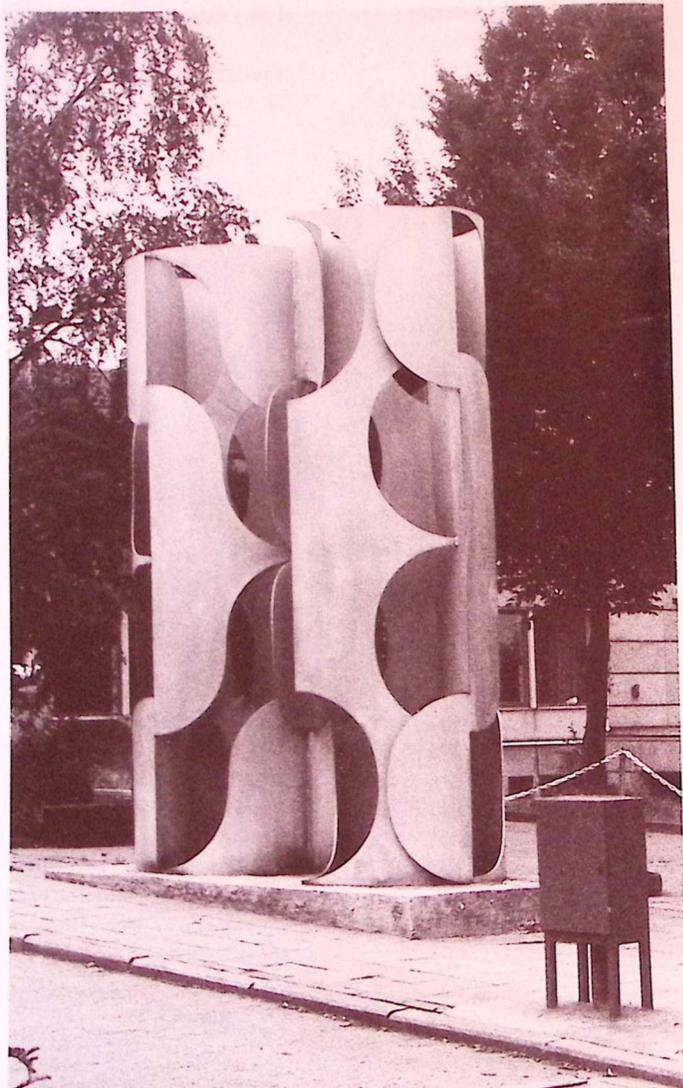
Au-delà de la place se situe l'entrée du château et du parc (non accessibles aux visiteurs), tous deux classés, des de Burbure de Wezembeek, la plus ancienne famille noble de la localité qui a donné son nom à l'artère que nous allons parcourir après avoir quitté la place. Avant Oscar de Burbure, le bourgmestre auquel l'artère que nous suivons est dédiée, un ancêtre de ce dernier, Gaspard, propriétaire d'un moulin à poudre, vendait sa production aux Espagnols, ce qui lui valut de devenir «Commissaire général des poudres et salpêtres» et, plus tard, chevalier. Après la Révolution, un de Burbure devint, à la mode des occupants, «adjoint au maire» de Bruxelles (c'est-à-dire échevin) : c'était sous le règne de Napoléon.

3. Lenaerts / Wezembeek-Shopping :

mesures sans mesure

C'est en empruntant la rue **Lenaerts** (qui n'a guère laissé de souvenirs, même locaux) à l'angle de laquelle est fixé l'arrêt que **vous pourriez accéder au cimetière israélite** dont les tombes, en plus d'inscriptions dans diverses langues, comportent souvent, en hébreu, des textes bibliques.

Après le passage sous le «Ring», nous allons frôler la rue des Quatre Bonniers qui évoque une mesure de surface agricole ancienne qui n'était pas idéale pour les transactions puisqu'elle variait d'une région à l'autre, souvent de village à village et même d'un endroit à un autre : c'était le cas à Wezembeek où, selon les terrains, le bonnier équivalait parfois à moins, parfois à plus de 100 ares. En



réalité, ces mesures dépendaient elles-mêmes de la valeur de la terre car plus celle-ci était légère, plus elle était facile à labourer et plus, par conséquent, elle valait d'argent et plus elle représentait de bonniers.

Après un virage à droite, voici l'**avenue de Wezembeek** et **son centre commercial** comprenant de grandes surfaces, **créé à la fin des années 1960**, peu avant que le «Ring» soit établi dans les parages mais

curieusement, le «Wezembeek-Shopping» est **sur le territoire de Kraainem** où nous sommes arrivés.

4. Wezembeek-Shopping / Reine Astrid :

des inconnus

Le paysage de Kraainem est nettement urbanisé. Tenez, on voit même une **cité** qui, comme la deuxième rue latérale, porte le nom de «**Bouvier-Washer**». Les

petites maisons (pour une personne ou un couple) qui la composent ont été construites après la guerre 1914-18 à l'**intention des invalides de guerre** par un certain Bouvier-Washer dont la mémoire n'a gardé que le nom. Une plaque précisait que cette réalisation avait été rendue possible grâce à l'aide d'une banque mais ce texte a été effacé : «Sic transit gloria sponsori».

Quant à ce Jules Adamt qui a laissé son nom à l'artère adjacente qui suit, il n'a d'autre mérite, ce propriétaire d'une menuiserie, que d'avoir été conseiller communal et échevin de Kraainem entre les deux guerres mondiales (il est mort en 1934).

5. Reine-Astrid /Kraainem; aux champs et à la ville

Cette dernière étape nous fait passer à hauteur de la **rue Verte**. Cette «Groenstraat» **rappele un «groenveld»** (champ vert) **car, de l'an 800 ou 900** (et même avant puisqu'on y a retrouvé une pointe de flèche néolithique, d'ailleurs disparue) **jusqu'en 1945, Kraainem** était caractérisé par son caractère **agreste**. Ce n'est qu'après la Deuxième Guerre mondiale que ces champs furent consacrés à l'habitat (souvent «social»). Bien que nous soyons à Kraainem depuis un certain temps déjà, n'est-il pas bizarre que notre terminus porte ce nom ? En réalité, le point final «Kraainem», qui est aussi celui d'une **station de métro** aux structures métalliques jaunes en surface et **surmontée d'une verrière de 19 tonnes**, se trouve à la limite de cette

commune et le nom de la station s'inspire de celui d'une avenue qui mène au centre de la localité et qui est toute proche.

A proximité du terminus, qui bénéficie d'une **aire de stationnement de 30.000 m²**, limite du campus de Louvain-en-Woluwe (Faculté de médecine de l'Université de Louvain-la-Neuve), aussi accessible aux curieux qu'aux étudiants. Voyez surtout le «**Jardin des plantes médicinales**». Ce dernier étend ses **20 ares** au milieu d'un parc de 2 hectares et demi qui tend à devenir aussi un arboretum quand les 120 espèces d'arbres (qui disent leurs noms par plaques interposées) auront quelque peu grandi. Le visiteur y trouve tout ce qui pousse

en Belgique comme plantes médicinales, condimentaires ou aromatiques. Ce grand herbier où chaque végétal -souvent hors commerce- fait l'objet d'une étiquette de couleurs différentes selon qu'il est -ou non- toxique vous indique aussi les noms scientifiques et vulgaires des plantes et leurs propriétés même si ce vocabulaire n'est pas à la portée de tous (ce qui est «béchique» ou «anthelminthique» n'est pas forcément intelligible du premier coup d'oeil!). Mais il faut bien que science se passe et, en principe, un guide payant pour une «balade au jardin» peut être obtenu en s'adressant à l'Association pour la connaissance des plantes médicinales (02/764 72 20).



Sceau du château Ter Meeren à Sterrebeek

II A : GERGEL - HIPPODROOMLAAN

1. Gergel / Deutsche Schule : fantômes

La rue du Long-Chêne que suit le bus doit sans doute son nom à un grand arbre dont les hommes ont tout perdu sauf cette appellation. Ne le cherchez donc pas plus que le «Ruisseau» annoncé par la rue à l'angle qui suit le prochain point d'arrêt : le «Vuilbeek» qui serpentait ici n'est plus visible. Mais comme «vuil» veut dire «sale», vous n'avez peut-être rien perdu.

2. Deutsche Schule / Cimetières : mystère contemporain pour vieille école moderne

En partant, nous pouvons voir un **grand bâtiment, celui de la Deutsche Schule, l'Ecole allemande**, qui donne son nom à un arrêt et dont l'existence a fait de Wezembeek-Oppem une commune très prisée des citoyens d'Outre-Rhin : on y trouve notamment, chaussée de Malines, un magasin voué aux spécialités de la République germanique. D'ailleurs, la commune compte environ 20% d'étrangers dont la moitié sont Allemands. Cet établissement d'enseignement peut se targuer d'une ancienneté plus grande que la Belgique elle-même puisqu'il a commencé son existence en **1803**. Créé à l'initiative de protestants, l'école dut fermer ses portes en 1879 pour les rouvrir 13 ans plus tard et elle compte alors jusqu'à mille élèves. Après la guerre mondiale n° 2, l'institut reprit vie en 1951 et s'installe dans **ces nouveaux**

"Silenti Porta" d'André Willequet
(Photo Jean-Marie Romiëe)

locaux en 1971. On y dénombre **plusieurs centaines d'enfants**. A l'entrée du bâtiment, vous pouvez voir une **sculpture-mystère parfaite-ment abstraite : plus personne**, à l'école **ne se souvient ni du titre de l'oeuvre ni de celui de l'auteur**. Si jamais vous avez quelque lueur à cet égard, merci de faire signe au conducteur de ces lignes.

3. Cimetières/Long-Chêne : toujours des disparus

Ne cherchez pas les cimetières annoncés de ce côté même si la présence d'un fleuriste vous indique que ceux-ci ne sont pas éloignés. Patience ! Vous les longerez en sens inverse. D'autant plus vite que la distance d'un arrêt à l'autre est courte : 200 mètres. Quant au moulin, évoqué par l'appellation du chemin à hauteur de l'arrêt, il n'est plus, lui aussi, qu'un souvenir.



4. Long-Chêne / Vier Huiskens : ni ville ni villa

Le nom de l'arrêt suivant est celui d'un lieudit de Sterrebeek, «**Vier Huiskens**» : **quatre maisonnettes ou «huiskes»**. **Souvenir du temps où l'urbanisation n'existait vraiment pas à cet endroit** puisque **quelques chaumières en constituaient l'élément caractéristique...**

5. Vier Huiskens / Hippodroomlaan : le mot de la fin

Par la dénomination de la voie qui, à droite, va nous conduire au terminus, l'avenue de l'Hippodrome, on devine qu'un champ de course est assez proche : **au bout de la longue ligne droite que constitue cette avenue** (un km environ) se

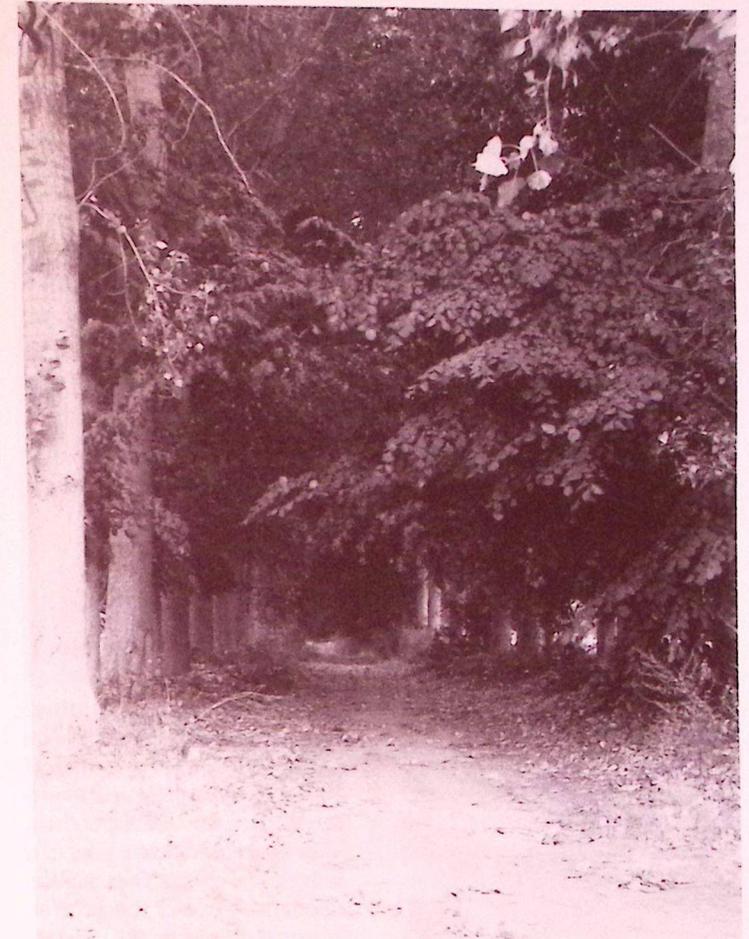
L'allée menant au château de Ter Meeren
(photo : Marc Schouppe).

trouve l'hippodrome de Sterrebeek (nom qui évoquerait, paraît-il, la chasse pratiquée par des princes). L'artère longe le territoire de Zaventem dont Sterrebeek fait partie. Ainsi, au-delà du carrefour de la chaussée de Malines, **le terminus du 30 barré est en terre flamande** mais la STIB peut franchir cette limite. En réalité, **si le bus ne va plus jusqu'à l'hippodrome comme il le faisait autrefois quand des courses s'y disputaient, c'est parce que la société considère que le tram 39 (III A, 2) conduit à présent à proximité du champ de course.**

II B : HIPPODROOMLAAN - GERGEL

1. Hippodroomlaan / Vier Huiskens : campagne flamande

Du point de départ, proche de la vieille (1842) chaussée de Malines à Mont-Saint-Jean, c'est un bon morceau de la campagne de la commune flamande de Zaventem qui s'urbanise sous vos yeux. On y longe notamment deux voies vouées à l'esprit (Grote et Kleine Geeststraat), grand ou petit au choix mais c'est le deuxième qu'on trouve sur le chemin qui mène vers l'église. **Au-delà de l'arrêt, une allée plantée d'arbres conduirait le piéton à l'entrée de la construction la plus connue de Sterrebeek, le château «Ter Meeren»**, version habitable d'une ancienne position défensive.



2. Vier Huiskens / Long-Chêne : terre d'accueil

Retour à **Wezembeek-Oppem**, même si l'hippodrome garde son influence dans la toponymie locale puisque l'arrêt est situé à l'angle du «Coin des Trotteurs». Mais la localité **détient sans doute, avec Evere** mais depuis moins longtemps, **un curieux record, celui du nombre de cimetières**. En plus de celui que la commune a évidemment prévu pour ses défunts, d'autres ont été établis ici pour les Israélites, pour Woluwe-Saint-Lambert et pour Etterbeek. Cu-

rieuse rencontre d'ailleurs puisque, autrefois, c'était Woluwe-Saint-Lambert qui, en un endroit devenu le parc Georges-Henri, servit de dernière demeure aux Etterbeekoïses. **En tout, une large vingtaine d'hectares**, sans compter le cimetière de Kraainem situé à la limite de Wezembeek, servent à ces champs de repos. C'est le prix des terrains qui a déterminé ces transferts vers la périphérie. A noter aussi que le cimetière d'Etterbeek est établi en partie sur le territoire de Zaventem. Naguère, le 30 pénétrait dans l'aire des cimetières pour en faciliter l'accès aux visiteurs. Faute d'autorisation, ce petit parcours supplémentaire a été



La Tour "Météo"
(photo : Jean-Marie Romiée).

Heyne, l'auteur d'une «Petite Valse» qui a fait le tour du monde et auquel Etterbeek a aussi dédié un jardin public proche de la place Jourdan.

3. Long-Chêne/Cimetières: Force aérienne et forces terrestres

Cette étape est courte puisque deux arrêts successifs séparés de 169 mètres seulement ont été prévus pour chacun des deux cimetières. Mais une **haute tour (56 mètres)** attire d'abord notre attention. Bien qu'elle appartienne à l'armée, elle n'a aucun caractère offensif : elle sert aux **télécommunications**. Comme beaucoup d'autres du même type. Mais elle **comporte, à titre exceptionnel, un anémomètre qui mesure la force du vent**. Pourquoi ? Parce que le Corps qui se trouve à cet endroit (un peu par hasard) et qui s'appelle «Wing» (Aile) comme tous ceux de la Force aérienne est spécialisé et qu'on y trouve le centre «**météo**» de Belgique.

supprimé, sauf à la Toussaint. Les visiteurs peuvent voir **au cimetière d'Etterbeek** :

- face à la pelouse d'honneur, un **sobre monument d'André Willequet (1974)**, «**Silenti Porta**», la Porte du Silence : dominant deux murs de béton et une pièce d'eau, la Porte coiffée d'une demi-lune évoquant le Silence, motifs en porphyre lavé, la première à grains épais, la seconde à petits grains, ce qui donne un ensemble cohérent aux effets de teintes différentes;

- les **tombes du sculpteur Oscar Jaspers, de Moïse Tshombe**, qui avait fait naître l'état éphémère du Katanga et mourut en exil à Alger, et de **Jo**

4. Cimetières / Deutsche Schule: Petits, Kleine

A proximité de l'arrêt suivant, des

bâtiments scolaires. C'est une extension, pour les plus jeunes élèves, de l'Ecole allemande, qu'un feu peut protéger quand ils veulent rejoindre les aînés, de l'autre côté de la chaussée.

5. Deutsche Schule/Gergel: un temple après la faillite

Au n° 78, un bâtiment est occupé par l'«**International Baptist Church**». Il avait été construit pour le compte d'une société tombée ensuite en faillite et, à cette occasion, il avait été racheté par la commune dans le but d'y loger ses services puis revendu quelques années plus tard en fonction du coût trop élevé des aménagements nécessaires. L'Eglise baptiste, qui compte à peu près un millier d'adhérents, surtout anglo-saxons, en Belgique, est proche du protestantisme. Son nom lui vient du fait que ses adeptes ne sont **baptisés** que lorsqu'ils atteignent l'âge dit de raison.

L'itinéraire n° III fera l'objet d'un prochain article.



Le Park Atlantis à De Haan

par Gilbert MENNE

De Haan ajoute à ses nombreux atouts de cité balnéaire familiale une infrastructure de qualité

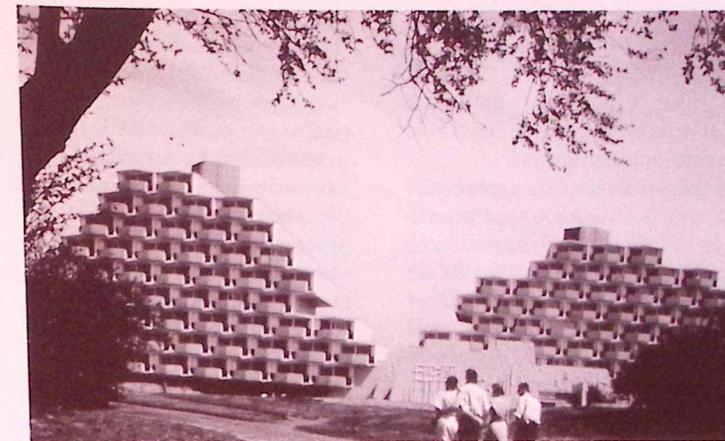
« toutes saisons » à des prix abordables.

Le Park Atlantis, achevé en 1987, est implanté dans un parc de 10 hectares au hameau «Vosseslag», à 3 km du centre de la commune. Il offre à une clientèle principalement familiale des vacances actives ou de relaxation.

Logement et services

Le domaine propose sept types d'appartements ou de studios de 2 à 8 personnes. Tous sont équipés d'une cuisine équipée, un living, salle de bains ou douche, un coin repos, une terrasse. La T.V. couleur avec circuit interne vidéo et radio sont prévus.

Le parc offre comme facilités : supermarché, magasins, wasserette, restaurant, tea-room, service trai-



teur, bowling, coin de jeu pour enfants et halle d'automates. Les petits pourront profiter d'un «paradis pour enfants» avec terrain d'aventures, piste de cyclocross et de skateboard, de trois terrains de jeux et un minigolf.

Loisirs actifs

La piscine subtropicale est le



«must» du parc. D'une température constante de 29°, elle comporte une mini-piscine pour bambins, un toboggan aquatique de 46 m, des jacuzzi. L'annexe sportive offre un centre fitness, un squash, une aire de badminton, un sauna, un solarium et des salons de massage. Les amateurs de tennis et de volleyball seront comblés. Un golf de 18 trous est à proximité immédiate.

Diverses animations sont organisées par l'équipe du parc. De très belles promenades cyclistes, pédestres ou automobiles sont proposées par l'Office de Tourisme.

Réservation :
Parc Atlantis, Torenhofstraat 2,
8240 De Haan,
tél. : 059/23.36.22

Information :
Dienst voor Toerisme,
tél. : 059/23.57.23.-23.34.47.

EXPOSITIONS

A la Bibliotheca Wittockiana : la reliure en Italie et en France au XVI^e siècle

Dans le domaine des oeuvres d'art, la constitution d'une collection privée se différencie souvent de celle d'un musée public par la divergence de vue existant entre le simple amoureux du beau et le scientifique rigoureux.

La collection de reliures artistiques que Michel Wittock s'est constituée depuis quelque vingt ans n'a aucunement la prétention de représenter toute l'histoire du décor dans la reliure à travers les âges ni dans le monde. Etant plus ouvert à la culture latine qu'à la culture germanique, il s'est davantage intéressé à l'évolution des styles en Italie d'abord, en France ensuite; ne faisant point cas des classiques critères scientifiques de sélection, mais ayant opté pour l'acquisition de pièces dont le décor, par sa seule beauté, répond à ses aspirations subjectives, il prit conscience de l'attrait du décor doré, voire occasionnellement argenté, de la Renaissance.

Ayant eu la chance de s'intéresser d'abord aux reliures italiennes de la première moitié du XVI^e siècle, encore sobriement dorées, il put se rendre compte que l'art de relier un livre et de le décorer, pouvait, tout comme les autres arts décoratifs d'ailleurs, être légitimement considéré comme un art à part entière, au même titre que l'architecture, la peinture ou la sculpture, tenues à tort jusqu'au siècle dernier pour seuls arts majeurs.

Emporté par cette nouvelle passion bibliophilique, il se plut très vite à élargir son champ d'action à la reliure française de la Haute Renaissance, dont les décors,

d'une diversité exubérante, permettent d'imaginer la vie intellectuelle passionnante de fortunés bibliophiles : rois et reines, favorites, courtisans, hommes de guerre, de robe ou de finances, prélats ou même riches étudiants. Après avoir, en plusieurs étapes, découvert les différents styles qui marquèrent l'art de la reliure en France au cours des siècles, il fut pris un jour d'une nouvelle passion : la reliure contemporaine. C'est ainsi que l'exposition présentée aujourd'hui au visiteur et offrant un choix restreint de reliures du XVI^e siècle, est la première d'une série consacrée à l'évolution du décor depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours. Puisque l'on sait que la Bibliotheca Wittockiana reflète ses goûts personnels, le visiteur ne s'étonnera point de ne pas y trouver une histoire exhaustive de la reliure. *En guise de catalogue*, la Bibliotheca Wittockiana a édité

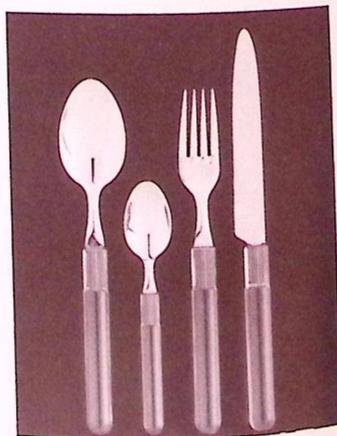
une luxueuse publication où toutes les reliures exposées sont minutieusement décrites : les reliures italiennes par A. Hobson en anglais; les reliures françaises par P. Culot en français. Chaque reliure est reproduite en format pleine page, dont 7 en couleurs. D'un format de 240 x 330 mm, ce livre est imprimé sur papier Darwin crème 120 g, reliure toile sous jaquette plastifiée quadrichrome. Il est vendu au prix de 2 900 F pendant la durée de l'exposition. Après l'exposition, le livre sera mis en vente au prix 3 900 F. Ce prix sera appliqué à toutes les commandes faites par correspondance et sera majoré des frais d'emballage et de poste et devra être réglé uniquement par mandat postal international.

Renseignements pratiques : L'exposition se déroule dans les locaux de la Bibliotheca Wittockiana, rue du Bemel 21-23 à Woluwe-Saint-Pierre jusqu'au 4 janvier 1992. Elle est ouverte du mardi au samedi de 10 à 17 h, sauf les jours fériés.

A l'Hôtel de Ville de Charleroi : Tables d'artistes de 1800 à nos jours

Suite à l'article sur les couverts paru dans le n° 3/1991 de notre revue «Brabant Tourisme» et pour nos lecteurs qui n'ont pas eu l'occasion d'admirer l'exposition de la K.B. à Bruxelles, voici quelques renseignements complémentaires sur les expositions annoncées à Charleroi.

Chez Habitat : couverts très modernes et de fantaisie dont le manche est fait en polyméthyle méthacrylate transparent avec, pour décoration, une bague au ton bleu. Les autres parties sont en acier inoxydable.



EXPOSITIONS

Celles-ci ne concernent que les deux derniers siècles parce que la date de 1800 est considérée comme celle de l'apparition du terme «gastronomie», dans le sens de «la connaissance raisonnée de tout ce qui a rapport à l'homme, en tant qu'il se nourrit». C'est ainsi que l'exposition présente une centaine d'artistes des XIX^e et XX^e siècles -périodes où la littérature gastronomique abonde- dont l'attrait pour l'art culinaire ou la philosophie alimentaire a retenu l'attention. Si le goût de l'art de la table apparaît déjà au XVII^e siècle, ce n'est qu'au siècle suivant que la table se couvre de fine porcelaine et de cristaux d'une grande pureté.

Des objets de la table, de la verrerie, de la faïence, de la céramique, des couverts, des argenteries... sont exposés pour mieux cerner le sujet.

L'Hôtel de Ville de Charleroi abrite deux musées : le Musée des Beaux-Arts et le Musée Jules Destrée.

«La cuisine dosimétrique» de Félicien Rops (Musée F. Rops à Namur).



Le second, en complémentarité avec le premier, développe une approche particulière de la gastronomie, hors des sentiers battus: **«Gastronomie et Littérature dans la société gourmande des XIX^e et XX^e siècles».**

Développant une approche littéraire, l'exposition évoque des sommets gastronomiques des Carême, Brillat-Savarin..., des écrivains tels que Dumas, Colette..., la naissance des bistrotts et des restaurants au travers de menus, affiches, livres, gravures et photographies.

Le catalogue de 288 pages reproduit en couleurs les pièces maîtresses de l'exposition et présente chaque artistes exposés, ainsi qu'une introduction sur les grandes questions que nous nous posons sur l'alimentation et des re-

cettes originales réalisées par nos grands chefs dans le cadre de l'exposition. Il est vendu au prix de 750 F.

Renseignements pratiques : Jusqu'au 19 janvier 1992, l'exposition a lieu dans les locaux des Musées des Beaux-Arts et Jules Destrée, à l'Hôtel de Ville, 2^e et 3^e étages, place Charles II à Charleroi. Elle est ouverte au public du mardi au dimanche de 9 à 17 h.

C. A.

A la Porte de Hal : AZULEJOS

AL'expression «azulejo» identique à celle employée en Espagne est arrivée au Portugal avec les premières importations en provenance d'Andalousie ou du Levant. Etymologiquement, elle dérive de l'arabe et est une pièce en céramique de faïence ordinaire constituée par une plaque en terre cuite et émaillée sur la face noble. Cette face est le support de la couleur, du dessin ou du symbole décoratif. Il est très rare qu'on se limite à un seul élément, étant donné que l'unité décorative est généralement constituée d'un

ensemble plus ou moins grand d'azulejos. L'azulejo est utilisé ordinairement comme revêtement mural, bien qu'il serve parfois à d'autres usages comme par exemple les pavements, toits, marches d'escaliers, parterres, recouvrements de bancs ou de fontaines. Le Portugal peut être considéré comme le pays de l'azulejo non seulement par son énorme diffusion et par la notoriété qui en découle, mais surtout par l'importance qu'il lui a attribué au cours des siècles. Outre son évidente vocation décorative, l'azulejo

possède en même temps des propriétés d'isolation, durabilité et hygiène. Au cours de ces 500 dernières années, on a couvert avec originalité et invention, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, d'énormes superficies de constructions les plus variées, ce qui a personnalisé et développé ce type de faïence.

C'est sans doute par l'azulejo que les Portugais ont trouvé une expression propre. Intégré à la vie quotidienne, l'azulejo donne toute sa mesure dans de gigantesques puzzles dont

EXPOSITIONS

les pièces, peu significatives en soi, n'ont un sens qu'assemblées. On peut donc affirmer que l'azulejo n'est pas le résultat du travail d'un modeste céramiste qui a réussi le miracle des carreaux de faïence du XVIIe siècle, mais qu'il est surtout le résultat d'un parfait travail d'équipe : potier, faïencier et architecte, travaillant en osmose parfaite, conscients du but qu'ils prétendaient atteindre.

L'exposition «Azulejos» présente toute l'évolution de cet art depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours au Musée de la Porte de Hal, rénové spécialement pour Europolia 91 Portugal avec des panneaux d'azulejos de toutes tailles (et notamment le fabuleux panorama de Lisbonne de Gabriel del Barco daté des environs de 1700), provenant principalement du Lusée de l'Azulejo de Lisbonne. Ils évoquent l'évolution des goûts au



cours des 5 derniers siècles de production artistique, sans oublier les influences étrangères (porcelaine chinoise Ming et «Delft» néerlandais) aux XVIe et XVIIe siècles. L'exposition se tient jusqu'au 29 décembre 1991 dans la Porte de Hal, Boulevard du Midi 5

"La vie du chapelier Antonio Joaquim Carneiro" (détail)

à 1000 Bruxelles, tous les jours de 10 à 17h.

Fermé le lundi et le 25 décembre.
Prix : 150 - 120 - 60 F
Info : 02/734.07.13

G. M.

A la Galerie C.G.E.R. : VIA ORIENTALIS

Les Portugais furent sans conteste de tous les peuples européens celui à qui nous devons les plus grandes découvertes géographiques.

Organisée en collaboration avec la Fundação Oriente, cette exposition retrace les expéditions portugaises le long de la côte africaine jusqu'en Extrême-Orient. On découvre d'abord Lisbonne, capitale de l'empire et point de départ des navires qui, multipliant les escales de la Sierra Leone à Nagasaki, accumulèrent les richesses dont ils inondèrent l'Europe du XVe au XVIIe siècle.

Des portraits et des chroniques illustrées nous emmènent à la ren-

contre des principaux explorateurs.

La navigation et le commerce sont représentés par des instruments scientifiques tels que des traités de navigation et de construction navale, la cartographie et les poids et mesures utilisés à l'époque.

A travers des chroniques, des récits de voyage, des témoignages de voyageurs étrangers et l'Histoire Tragico-Maritime-récit d'une douzaine de naufrages écrit par Bernardo Gones de Brito nous revivons les aventures des Portugais sur les mers. Leur itinéraire, la Route de l'Orient proprement dite, est concrétisé par des objets évoquant leurs séjours sur les cô-

tes de l'Afrique occidentale, aux Indes, sur la côte de Malabar, à Ceylan, à Malaca, en Chine et au Japon; des oeuvres d'art qui, bien que de fabrication africaine, indienne ou orientale, portent clairement la trace d'une influence portugaise.

Quelque 190 objets matérialisent ainsi la richesse des ces échanges culturels, fruits du contact entre des civilisations différentes.

Le somptueux catalogue de 212 pages, richement illustré, aborde tous les aspects de ce sujet d'une extrême richesse. Il peut être obtenu en versant 850 F. (+ 100 F de frais d'envoi) au compte 001-1913302-53 du service culturel de la CGER.

Vient de paraître

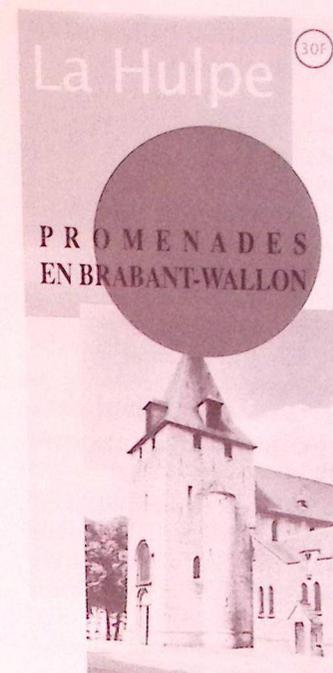


Promenades à Chastre et à La Hulpe

En collaboration avec les Administrations communales, la Fédération Touristique du Brabant vient d'inaugurer 6 promenades à Chastre et 4 promenades à La Hulpe. Balisées, ces promenades font l'objet de deux dépliants, un par commune concernée.

Située dans le sud du Brabant wallon, la très belle commune de Chastre possède un riche patrimoine historique, culturel et paysager trop peu connu. L'occasion vous est offerte de le découvrir en parcourant les six circuits proposés.

La Promenade de la Ferme Rose (4,8 km) est axée sur le passé architectural et religieux de l'ancienne «castra». La Promenade de Villeroux (7,5 km) démarre du centre de Chastre et se dirige vers



Villeroux en parcourant la vallée de la Houssière, avec une variante vers le hameau de Haute-Heuval. La Promenade de l'Orne (6,2 km) parcourt Blanmont, les sites verdoyants de cette vallée et la célèbre Tour d'Alvaux, et fait découvrir son artisanat local. La Promenade de Noirmont (2,7 km) chemine dans cette charmante localité champêtre le long de l'Orne et du Ry d'Ernage ou Baiombri. La Promenade de la fontaine Saint-Géry (6,5 km) rejoint la Tour des Sarrasins via le Mémorial Kongolo et prévoit une variante vers Géronvillers et son imposante ferme brabançonne. La Promenade de la Bataille de Gembloux (8,9 km) parcourt le site des combats de mai 1940 et vous emmène jusqu'au Musée Français.

Autre superbe région, La Hulpe,

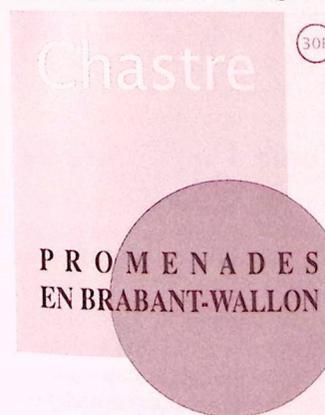
en 4 promenades propose un beaux choix de curiosités. La Promenade de Gaillemarde (5,5 km) vous conduit par monts et par vaux aux confins de la Forêt de Soignes, au départ du Domaine Solvay en passant par la Ferme de la Ramée. La Promenade du Gris-Moulin (8 km) va du parc Solvay vers Ohain en serpentant le long de la Mazerine, l'étang du Gris-Moulin et le Bois des Mottes. La Promenade Saint-Nicolas (6 km) commence au pied de la très belle église romane, longe Genval, le Grand Etang, une maison de Horta et l'Ecole provinciale de spécialités horticoles. La Promenade de Bakenbos (8 km) part de la gare et rejoint le «Lindeboom», vieux tilleul à la limite de Hoeilaart, Overijse et La Hulpe.

Illustrés en noir et blanc, ces dépliants décrivent les curiosités que vous rencontrez le long des différents parcours afin que vous puissiez profiter au maximum de votre promenade.

Ces brochures sont vendues, chacune, au prix de 30 F, majoré de 14 F en cas d'envoi, auprès des Administrations locales concernées, des bureaux d'information des Syndicats d'Initiative du Brabant wallon et au siège de la Fédération Touristique, rue Marché-aux-Herbes 61 à 1000 Bruxelles (CCP 000-0385776-07).

La Hulpe : un château dans la nature

Par une heureuse coïncidence, au moment où notre Fédération et le S.I. de La Hulpe créaient les promenades pédestres dans la commune, voici que la Fondation



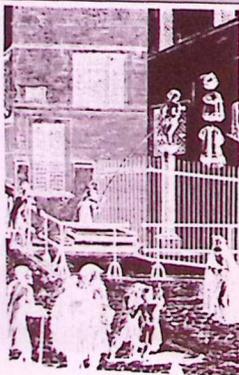
Vient de paraître



Culturelle Solvay de La Hulpe et la Communauté Française de Belgique éditaient conjointement une superbe plaquette sur le Domaine. Cette splendide propriété de 227 hectares léguée à l'Etat pour Ernest-John Solvay en 1968 est le joyau naturel du Brabant. Si le château lui-même n'est pas accessible au grand public, celui-ci bénéficie de l'incomparable écrin de verdure du parc et des étangs accueillant pas moins de 450 espèces de plantes «sauvages» (sur les 1.200 recensées en Belgique) dont 17 rares, de nombreux oiseaux et une riche faune aquatique. Parmi les remarquables espèces végétales, citons les sequoias géants, le célèbre ginkgo biloba ou «arbre aux quarante écus», le cyprès chauve, le «davidia involucrata» et les milliers de fleurs qui font des promenades dans le domaine un enchantement. Diverses créations d'époque sont dignes d'intérêt : la pompe à bras Horta, les jardins à la française, l'obélisque de 36 m surmonté d'un soleil et de nombreuses sculptures et ponts.

Le Folklore Brabançon

SPECIAL - MANNEKEN-PIS



Le Domaine est ouvert gratuitement tous les jours, du 1/4 au 30/9, de 8 à 21 h et du 1/10 au 31/3, de 9 à 18 h.

La plaquette illustrée de 52 photos en couleur de haute qualité et d'un plan bien fait est vendue 250 F. à la Ferme du Domaine ou par versement de 270 F. sur le compte 000-0999137-37 de la Fondation.

Renseignements: 02/653.64.04.

Numéro spécial du Folklore brabançon

Le Service de Recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant vient de sortir un numéro spécial de sa revue *Folklore brabançon* consacré aux 510 premiers costumes de la garde-robe de Manneken-Pis.

Depuis près de trois siècles, les Grands de ce monde, mais aussi les pays, régions, villes ou associations de tous les continents tiennent, lors de leur visite à Bruxelles, à rendre hommage à son plus illustre citoyen en le gratifiant d'un costume qui va aussitôt enrichir la collection du Musée communal.

L'histoire de ces costumes et les circonstances de ces donations méritaient d'être répertoriées de manière exhaustive.

Son auteur, Monsieur Maurice Deman, premier vice-président de l'Ordre des Amis de Manneken-Pis, a dressé l'inventaire de la garde-robe de notre «Petit Julien», depuis le premier costume offert par l'Electeur de Bavière et Gouverneur des Pays-Bas, Maximilien Emmanuel le 1er mai 1698 jusqu'au 510e, un t-shirt de l'Asso-

ciation contre le cancer, le 12 décembre 1990. Entre-temps, Manneken-Pis continue sa collection...

Pour guider le lecteur, l'ouvrage contient un inventaire chronologique du XVIIIe siècle à 1990 et un inventaire par continents et, pour l'Europe, un inventaire par pays.

Les costumes belges et français, les plus nombreux, sont en outre répertoriés par sujets : anciens, militaires, étudiants, folklore et gastronomie, métiers, musique, sports, insolites,...

Tiré à 1250 exemplaires, comprenant 146 pages et 132 illustrations, ce livre, qui ravira tous les incondionnels de notre «Menneke», est vendu à 250 F au siège du Service de Recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant, rue Marché-aux-Herbes 61 à 1000 Bruxelles, et en cas d'envoi par versement de 262 F sur le compte 091-0115273-66 du Service.

Tome 4 de «Jours de Guerre»

Le Crédit Communal poursuit cette remarquable série réalisée avec les Centres de Charleroi et de Mons de la R.T.B.F., avec ce quatrième volume, centré sur les jours de défaite et la capitulation de l'armée belge.

Le 28 mai, à 4 h du matin, le feu cessait sur le front belge.

Les circonstances entourant le dépôt des armes, l'enchaînement implacable des faits et l'incompréhension grandissante entre le commandement belge et les états-majors alliés sont autant

de questions auxquelles ce tome apporte une réponse.

Une légende noire naquit du double souci des gouvernements français et belges. Paul Reynaud voulait donner un coup de fouet à l'opinion publique française et expliquer le désastre de ses armées en désignant un bouc émissaire. Le gouvernement Pierlot essayait de renforcer sa légitimité et de protéger les réfugiés des réactions hostiles françaises en accentuant sa rupture avec le Roi.

Coincé entre les exigences de Reynaud et l'aventure proposée par certains parlementaires, le gouvernement s'efforça de maintenir une attitude constitutionnelle et législative, à Limoges, face à une assemblée houleuse, Pierlot et Spaak sauveront l'institution monarchique mais devront, compte tenu des circonstances, prononcer certaines phrases que le temps n'effacera pas. Proclamant leur volonté de continuer la lutte aux côtés des Alliés, les ministres fondaient tous leurs espoirs sur la rentrée en lice d'une nouvelle armée belge. La défaite de la France tua leurs illusions et plaça dans une situation difficile les faibles unités reconstituées et la masse des «16-35 ans» que le même souci de «refaire 14-18» avait lancée sur les routes de l'exode.

Dans sa tanière de Brûly ou la recherche de son passé obscur, Hitler préparait un avenir sombre. Le prix unitaire de ce volume et des trois précédents est de 695 F. (+75 F. de port) auprès du Service vente du Crédit Communal, Passage 44, Boulevard Pachéco 44 à 1000 Bruxelles (tél. 02/222.43.08).

Hommes et Paysages: Braine-l'Alleud

La société Royale Belge de géographie et l'Echevinat du Tourisme de Braine-l'Alleud ont coédité, dans cette collection de qualité, une brochure de 56 pages consacrée à cette commune de 32.000 habitants qualifiée de «résidentielle» en Brabant wallon. L'ouvrage donne une bonne vision globale de Braine-l'Alleud en évoquant, après une introduction historique, son industrialisation et le développement résidentiel urbains, à Lillois et à Bois-Seigneur-Isaac. La brochure est vendue 160 F. à l'Administration Communale ou par versement sur le compte communal 091-0001360-31.

Max van der Linden

Maître-céramiste, poète, écrivain, musicien, Max van der Linden est l'âme de Nodebais. Son grand talent n'a d'égal que sa modestie. Pourtant, si son village et la localité voisine de Tourinnes-la-Grosse ont acquis une notoriété nationale, dépassant de bien loin ce petit coin du Brabant wallon, c'est à lui qu'on le doit! Alors qu'il se destinait à la prêtrise, Max découvre ses dons artistiques. Il quitte le séminaire et suit le cours de céramique de Pierre Caille à la Cambre. Nanti du diplôme, il est engagé dans une usine de porcelaine, et là tout bascule. Ce jeune aristocrate découvre le monde du travail, ses misères mais aussi ses joies, il en restera marqué à jamais. Ils s'installe à Nodebais, ouvre son atelier aux jeunes de la ré-

gion, entame son oeuvre créatrice empreinte de spiritualité et de sens social. Les murs nus des chapelles de la région accueillent ses chatoyantes céramiques: Mille, Notre-Dame du Rond-Chêne, Cocrou, mais aussi Louvain, Beauraing et Hasselt. Au départ d'une exposition sur saint Martin lui vient l'idée en 1975 de monter dans l'église romane de Tourinnes un spectacle collectif joué par les habitants: les Fêtes de la Saint-Martin étaient nées.

L'itinéraire artistique et culturel de Max van der Linden est très bien rendu dans ce beau livre de 31 x 23,5 cm avec 144 pages illustrées de 64 reproductions en quadrichromie et de 30 en noir et blanc. Reliure pleine toile sous jaquette plastifiée.

L'ouvrage est vendu 1.590 F en librairie et chez les Editions du Perron, rue du Parc 44 à 4432 Alleud, tél. : 041/47.00.36.

Brabant wallon, au fil des jours et des saisons

L'ambition des auteurs et des membres des équipes locales de l'ARC - Brabant wallon fut de réaliser pour le Brabant wallon une sorte de livre total, en y intégrant chaque élément d'histoire, de patrimoine artistique et de légendes, de folklore, de coutumes et de toponymie des 108 anciennes communes qui le composent. La structure de l'ouvrage se base sur l'almanach, avec un calendrier jusqu'en 1994, des cartes du ciel pour tous les jours de l'année, les éphémérides et l'astrologie, les signes du zodiaque, les vies de

Vient de paraître



Vient de paraître



saints, les dictons et proverbes, des conseils pour les jardins, les anecdotes et les légendes.

Ce n'est pas tout : pour chaque ville et commune, on trouvera ses armes, sa population et superficie, une liste de ses musées, ses citoyens célèbres (avec des extraits des oeuvres des poètes et écrivains), ses marchés et ses curiosités. Diverses rubriques font la synthèse de sujets fort intéressants : le mausolée maçonnique de Court-Saint-Etienne, les Templiers, les «Sarrasins», la sorcellerie, les dialectes, les nombres, la vie d'une ferme, la situation des principaux lieux et des cours d'eau, etc...

L'équipe des chercheurs qui a rassemblé cette abondante documentation a rempli son objectif, peut-être même au-delà. Le livre est une bonne compilation d'informations disséminées dans de nombreux ouvrages et est à ce titre un outil fort pratique. Pour la prochaine édition, si on maintient la couleur sépia, nous suggérons de remplacer les photos par des gravures. Ce livre original et plai-

sant de 296 pages et 150 illustrations est en vente au prix modique de 795 F. dans les librairies du Brabant wallon et chez les Editions ARC, rue de Caturia 20 à 1380 Lasne, tél. 02/633.27.69

Isabelle de Portugal, duchesse de Bourgogne

Dans l'ombre de son époux Philippe, grand duc d'Occident, dans l'ombre aussi d'un fils bien-aimé, Charles dit le Téméraire, mort devant Nancy à l'âge de 43 ans, se dresse la figure généralement peu connue d'une princesse portugaise. Fille du roi João Ier de Portugal, elle devint, en 1430, la troisième épouse du duc Philippe le Bon. Europalia-Portugal fut le prétexte bienvenu pour consacrer à Isabelle de Portugal une exposition qui s'est terminée récemment à la Chapelle de Nassau de la Bibliothèque Royale Albert Ier.

Il en reste un intéressant catalogue qui fait le point sur la question et notamment sur le rôle politique d'Isabelle. Car la matière était



ISABELLE DE PORTUGAL

difficile: la duchesse ne fut pas en effet une bibliophile, on ne connaît pratiquement aucun document lui ayant appartenu. De même, l'iconographie la concernant était peu connue. Réalisé par le service éducatif de la Bibliothèque, l'ouvrage de 222 pages, comprenant 56 illustrations, dont 12 en couleur est vendu 500 F. sur place.

Musea Nostra : le Musée Luxembourgeois d'Arlon

Les amateurs d'archéologie, et ils sont nombreux, se réjouiront du volume n° 20 édité par le Crédit Communal et consacré à un des principaux musées archéologiques de Belgique et le plus important pour la période gallo-romaine. Les rénovations effectuées en 1973 ont considérablement rajeuni ce musée et mettent en valeur des collections d'un intérêt exceptionnel. La section archéologique comprend principalement dans ses huit salles d'exposition de remarquables sculptures provenant essentiellement de grands monuments funéraires des deux premiers siècles de notre ère. Les plus connus sont le pilier aux voyageurs, le marchand de drap derrière son comptoir, la scène du marché, la moissonneuse, une scène de repas, le pèlerin devant une fontaine, l'instituteur avec son élève, etc ...

Une salle est réservée à la céramique, aux statuettes en bronze ou en pâte, aux monnaies et petits objets. L'architecture, les croyan-

Vient de paraître



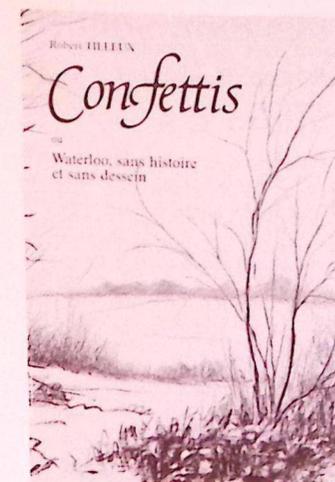
ces, la conquête romaine, mais aussi la préhistoire et la civilisation carolingienne, un mobilier religieux et une petite section de folklore régional complètent les collections du musée. Le livre est vendu dans le musée et dans les agences du Crédit Communal au prix de 595 F. pour le broché et de 950 F. pour le cartonné.

Confettis, de Robert Tilleux

«Les souvenirs, rongés par le temps, ressemblent à des confettis, accrochés aux cheveux des réminiscences».

Sous la forme d'un dialogue avec un petit garçon inconnu - qui n'est autre sans doute que lui-même - Robert Tilleux nous communique à la fois ses souvenirs et son amour pour sa commune natale et ses environs. «Waterloo, sans histoire et sans dessein» est le sous-titre explicite par lequel l'auteur veut nous emmener à une promenade dans le temps, en nous contant des histoires et non pas l'Histoire, et par le crayon au gré de ses coups de coeur esthétiques.

L'ensemble de ses textes et de ses dessins forment un livre émouvant pour tous ceux qui aiment ces jolis coins du Brabant wallon qui ont pour nom Baisy-Thy, Bousval, l'Ermite, Céroux, Couture-Saint-Germain, Genappe, Glabais, Houtain-le-Val, Lasne, Lillois, Ohain, Plancenoit, Vieux-Genappe, Ways et, bien sûr, le Chenois, Joli-Bois et les recoins pittoresques de Waterloo que l'on croit bien connaître, souvent à tort d'ailleurs. Car le talent de



Robert Tilleux - et il en est bourré - c'est qu'il a l'art de magnifier son sujet, de faire du moindre croquis une ode à la nature qu'il affectionne particulièrement et qui tient une place prépondérante dans son oeuvre, en écartant autant que possible toute intrusion de la laideur que peut apporter notre époque.

Au travers de sa belle écriture poétique défilent de multiples aspects de la vie quotidienne du Waterloo d'autrefois, mais avec une constante préoccupation de l'avenir. Parrainé par la CGER, édité par J. De Smedt à Bruxelles, cet ouvrage de 124 pages est à acquérir sans tarder dans les agences régionales de celle-ci au prix de 700 F. jusqu'au 31 janvier, et pour 800 F. après cette date dans les musées du Caillou et Wellington et le Syndicat d'Initiative de Waterloo.

Une monnaie pour l'Europe

A un an seulement de l'ouverture

du Grand Marché Européen, se pose toujours la question de savoir quand tous les pays membres utiliseront une même monnaie. Depuis environ 2.600 ans lors de la naissance des premières pièces, probablement dans les cités grecques, jusqu'aux dernières frappes de l'ECU européen, nombreuses furent les tentatives d'unifier monétairement notre continent. Créées par besoin économique ou par volonté politique, certaines monnaies furent - et sont encore - utilisées bien au-delà de leurs limites territoriales pour acquérir une dimension internationale. La «tortue» d'Egine, la «chouette» d'Athènes, les deniers romain et carolingien, le florin de Florence et le ducat de Venise, le thaler de Marie-Thérèse dominèrent ainsi successivement le marché sans toutefois parvenir à s'imposer définitivement. L'ECU, né en 1978, unité de compte fictive au départ, s'impose progressivement comme monnaie réelle. Tout l'intérêt de l'exposition organisée dernièrement en sa Galerie par le Crédit Communal fut de montrer au grand public cette évolution qui aboutira, espérons-le, prochainement à la monnaie unique de l'Europe. Cette histoire passionnante est à lire dans l'important catalogue rédigé par un comité scientifique européen de douze membres. Comptant 160 pages et 550 illustrations dont 60 en couleurs, il est disponible au prix de 495 F. par virement au compte 057-6370330-16 du Crédit Communal, Boulevard Pachéco 44 à 1000 Bruxelles.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

1992, Année des Attractions

Dans «Attractions», on trouve «attirer», et c'est bien sûr là le but des responsables des associations de Flandre, de Wallonie et de Bruxelles en cette année touristique orchestrée par l'Office de Promotion de Tourisme et le Vlaams Commissariat Generaal voor Toerisme.

C'est ainsi que ces deux organismes éditeront conjointement un guide national pour les attractions de l'ensemble du pays et mettront sur pied une promotion commune dans le cadre de l'année à thème «Attractions et Tourisme 1992».

Près de 500 attractions, musées, châteaux, parcs à thèmes, activités de plein air ou grandes expositions, se retrouveront en 1992 au sein d'un guide qui s'imposera comme la bible du tourisme d'un jour ou d'un week-end en Belgique.

Richement illustré, agrémenté d'une carte de Belgique où se retrouvent les attractions, ce guide, qui paraîtra en janvier 1992, proposera par province plusieurs suggestions d'excursions en fa-



mille, en groupe ou individuellement avec les conditions et facilités d'accès adaptées à la circonstance.

La variété des possibilités suggérées et la diversité des thèmes repris permettra à tout un chacun de trouver la destination idéale pour des loisirs réussis. Improvisée ou planifiée, l'excursion d'une journée en Belgique se caractérise également par la proximité des sites et attractions accessibles rapidement par la route ou le rail, que l'on vienne de l'étranger ou de n'importe où en Belgique.

«Attractions et Tourisme 1992», 500 bonnes raisons de s'évader pour une journée proche de chez soi dans un pays où le touriste est roi !

Informations : 02/504.03.90

G. M.

Important projet à Nivelles : le Grand Marquais

Au Nord de Nivelles, sur les terrains anciennement occupés par la «Brugeoise et Nivelles», sa filiale Immonivel vient de présenter un ambitieux projet d'aménagement par la construction sur le site de 20.000 m² de plateaux pour les entreprises et les commerces, des services et infrastructures communautaires et loger 700 habitants.

Outre les 120 maisons et 90 appartements, une école et une crèche, l'îlot comprendrait un hôtel-restaurant trois étoiles de 70 chambres, pourvu de 3 salles pour séminaires, à proximité im-

médiate du centre et dominant la vallée de la Thines.

Informations : B.N., avenue Louise, 65, 1050 Bruxelles, Tél.: 20/535.55.26.

G. M.

Calendrier nivellois 1992

Le *Rif Tout Dju*, bien connu des Nivellois, vient d'éditer un calendrier 1992 à poser sur son bureau ou une étagère.

Chaque mois est illustré d'une photo en noir et blanc du Nivelles d'autrefois. On peut voir ainsi une photo du Parc de la Dodaine tel qu'il était en 1891, la rue de Charleroi en 1905, ...

Très pratique, ce calendrier affiche sur une même page, le mois en cours (en grands caractères), le mois précédent et le mois suivant. Vendu au prix de 120 F, vous pouvez vous procurer ce calendrier dans les librairies nivelloises ou, contre versement, au compte n° 001-0515707-34 de Rif Tout Dju, 63 bd Ch. Vanpée à 1400 Nivelles.

C. A.

Prix Maurice Carême et Prix d'études littéraires Maurice Carême

Créé à l'occasion du dixième anniversaire de la mort du poète brabançon, le Prix Maurice Carême, d'une valeur de 50 000 F est décerné annuellement, au mois d'avril.

Conditions de participation :

- être de nationalité belge ou rési-

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

der en Belgique;

- avoir 18 ans au 31 décembre 1991;

- être l'auteur d'un recueil de poèmes écrit en langue française (manuscrit ou édité en 1990 ou 1991);

- les candidats peuvent être titulaires de prix littéraires

- les recueils de poèmes, accompagnés d'une fiche biographique faisant foi du nom et de l'âge de l'auteur et d'une éventuelle fiche bibliographique, devront être envoyés en 5 exemplaires avant le 31 décembre 1991.

Décerné également chaque année en avril depuis 1991, le *Prix d'Etudes littéraires Maurice Carême* offre un prix d'une valeur de 20 000 F.

Conditions de participation :

- aucune condition de nationalité, d'âge, d'études n'est imposée.

- les textes (sur Maurice Carême et son oeuvre) seront présentés en langue française et déposés en 5 exemplaires, munis d'une fiche biographique, au plus tard le 31 décembre 1991;

- l'oeuvre présentée devra comporter un minimum de 50 pages où la reproduction des textes de Maurice Carême ne pourra représenter qu'un maximum de 20 %. Les textes pour les deux prix sont à envoyer à l'adresse postale de la Fondation Maurice Carême, établissement d'utilité publique, B.P. n° 7, Anderlecht 1 - 1070 Bruxelles.

C. A.

Bonne nouvelle pour nos abonnés : La cotisation 1992 est maintenue à 450 F

Nous sommes heureux de vous annoncer que l'abonnement 1992 à la revue «Brabant Tourisme» reste inchangé malgré la hausse des coûts d'impression et d'expédition. C'est ainsi que **le montant de l'abonnement à notre revue est maintenu à 450 F (T.V.A. comprise) en 1992.**

Outre les 4 numéros de 64 pages accompagnés d'un calendrier des manifestations de 8 pages, la cotisation donne droit à une réduction de 10 % sur le prix officiel de vente des livres, brochures et dépliants édités par la Fédération Touristique du Brabant pour la Communauté française. Nous prions, dès lors, nos abonnés de bien vouloir verser, **dans la mesure du possible avant le 31 janvier 1992**, la somme de **450 F** au C.C.P. 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant, 61 rue du Marché-aux-Herbes à 1000 Bruxelles.

Pour nos lecteurs qui désirent recevoir leur revue à une autre adresse que celle mentionnée sur le virement, veuillez-nous en informer par courrier séparé.

A titre indicatif, nous signalons à l'intention des lecteurs non affiliés à notre Fédération, qu'il leur est toujours loisible de se procurer les numéros de la revue «Brabant Tourisme» au prix inchangé de 150 F par exemplaire.

Pour répondre aux souhaits de nos lecteurs, deux petites modifications sont prévues pour l'année prochaine :

- Les dates de parution de notre revue : celle-ci sortira de presse fin mars, fin juin, fin septembre et mi-décembre 1992. Par ce changement, nous espérons pouvoir mieux vous tenir au courant, dans le calendrier, des activités estivales et automnales dans notre belle province.

- le papier de notre périodique, qui restera aussi luxueux, deviendra mat pour une meilleure lisibilité.

C. A.

Au Théâtre de marionnettes Toone

Au mois de septembre 1991, le Musée du Théâtre de Toone a reçu Monsieur Levinson, fils du célèbre marionnettiste Efim Levinson, décédé en mars 1990. Au cours d'une cérémonie émouvante, Monsieur Levinson a offert, conformément aux vœux de son père qui avait gardé des liens d'amitié avec Toone VII, les

plus belles marionnettes de la collection de son père au musée.

Eminent marionnettiste russe, Efim Levinson était célèbre dans toute l'Europe. Avec ses marionnettes bien connues, il a effectué des tournées dans plus de 40 régions de l'Ouest, passant à l'Olympia, au Majestic à New-York et... chez Toone.

C. A.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

L'archéologie bruxelloise : un chantier à organiser

Sous le titre «L'Archéologie bruxelloise», la revue les «Nouvelles du Patrimoine» lui consacre un dossier : les remparts de la première enceinte de Bruxelles, la Porte de Hal en cours de restauration, le futur Musée de la Bourse,

la crypte aux trésors de la cathédrale Saint-Michel, la rénovation de l'îlot Saint-Géry, les archives végétales au Carrefour de l'Europe, ou encore la Tour Noire récemment mutilée! Une occasion d'aller admirer

quelques-uns de ces chefs-d'oeuvre de notre patrimoine monumental. Du plus haut intérêt, ce numéro rappelle qu'en matière d'archéologie, il faut encore tout organiser. Au cours de l'année académique 1989-1990, l'Institut d'Urbanisme de l'U.L.B. a dressé une première carte de l'érosion du patrimoine archéologique bruxellois. Celle-ci met en évidence l'urgence de mettre en place une gestion plus rigoureuse du patrimoine archéologique bruxellois et d'établir des outils légaux et réglementaires de travail. Il ne suffit pas de recenser le patrimoine archéologique restant, il faut aussi le protéger et l'organiser. C'est dans cet esprit qu'une convention a été signée en mai 1991 pour réaliser un Atlas du sous-sol archéologique de la Région Bruxelles-Capitale.

Agrémenté de nombreuses illustrations, le n° 40 des «Nouvelles du Patrimoine» peut s'obtenir en versant la somme de 80 F (+ 10 F de frais de port) au compte de l'a.s.b.l. « Amis de l'Unesco» n° 001-1348024-91. Abonnement aux Nouvelles du Patrimoine (bimestriel) : 400 F.

Pour obtenir la liste des sujets déjà traités dans les *Nouvelles du Patrimoine* ou pour tout autre renseignement : «Les Nouvelles du Patrimoine» avenue Général de Gaulle 17 - 1050 Bruxelles. Tél.: 02/648 80 06.

C. A.

Rue de Villers, fragment du premier rempart de Bruxelles.
(Photo : Eddie Gilles)



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Le Musée Bruxellois de la Gueuze vous attend !

Depuis déjà trois ans, le Musée Bruxellois de la Gueuze poursuit ses activités douze mois sur douze et a accueilli d'innombrables visiteurs enthousiastes.

Cependant, la saison la plus intéressante pour effectuer une visite est, sans conteste, la période de brassage. Cette période s'étend, pour des raisons d'ordre naturel, de fin octobre à début avril.

A cette occasion, les visites ayant lieu tous les jours de la semaine, les visiteurs pourront voir dans leur succession, des gestes qu'accomplissait le brasseur de Lambic il y a cent ans. Les samedis, les machines et les hommes sont au repos, mais certains lieux, tels le grenier à grains, les salles de futaille où la bière en fermentation offre le plus beau des spectacles de théâtre odorants, signalent à suffisance aux visiteurs qu'ils ne se trouvent pas là dans un Musée conventionnel.

Pour vous permettre de ne rien rater de l'ensemble du cycle de brassage, venez vivre un **brassin public, le samedi 29 février 1992.**

Rappelons que l'objectif de l'ASBL Musée Bruxellois de la Gueuze, musée vivant s'il est, est de préserver un type d'artisanat typiquement bruxellois, le seul en Région bruxelloise qui en connut jadis soixante: celui de la Brasserie Cantillon. L'intention est donc de sauvegarder un mode de fabrication naturelle, tout comme le Patrimoine culturel que présente

l'ensemble des instruments de travail. Il convient de soutenir ce digne défenseur de la vraie Tradition, alors qu'un grand brasseur industriel bien connu a le culot de mener une campagne de spots publicitaire vantant une soi-disant qualité traditionnelle à ses gueuzes pasteurisées !

Renseignements pratiques :

Ouvert: toute l'année du lundi au vendredi de 8h30 à 16h30, le samedi du 1/1 au 30/5 et du 15/10 au 31/12 de 10h à 18h, du 1/6 au 14/10 de 9h30 à 13h.
Fermé: les dimanches et jours fériés ou sur rendez-vous
Prix: Particuliers 60 F par personne, visite non guidée et 90 F par personne visite guidée le samedi à 11h, 14h et 15h30.
Groupes: (20 personnes min.)

toujours sur rendez-vous
Une consommation gratuite est offerte aux visiteurs.

Durée de la visite guidée: au moins une heure; elle est suivie d'une dégustation (1/2h)

Contenu du Musée: Salle de brassage (cuves-pompes-axes de transmission), salle des cuves de cuisson (cuves-moulin), grenier à grains (matières premières-balances), bac refroidisseur (cuve-toiture spécifique), salle de futailles (tonneaux), lieu d'assemblage (foudre-filtre à masse-cuves) lieu de nettoyage des fûts (matériel de nettoyage), bloc d'embouteillage (laveuse-soutireuse-boucheuse), cave de garde (bouteilles).

Informations : 02/520.28.91
G. M.

Un Musée David à Bruxelles

Un groupe immobilier français projette de détruire la maison habitée de 1816 à sa mort en 1825 par le peintre Jacques-Louis David, au n°5 de la rue Léopold, derrière le Théâtre de la Monnaie, pour l'intégrer, avec d'autres bâtisses, dans un futur et gigantesque hôtel. Seule la façade de l'immeuble néo-classique serait conservée.

Au contraire, la *Commission d'Histoire de l'Europe* souhaite établir dans la maison du maître

un musée du néo-classicisme et des révolutions, constitué principalement par des oeuvres émanant du Musée des Beaux-Arts ou du Musée de l'Armée, cachées parfois dans des salles fermées ou dans les réserves...

Il serait co-géré par les deux institutions qui demeurerait propriétaires de leur dépôt.

Nos musées recèlent des trésors cachés que le nouvel espace pourrait valoriser, affirme Michel Dieudonné, son Président.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Nos collections néo-classique, articulées autour de *La mort de Marat* et constituées par les chefs-d'œuvre de David et des artistes de son temps, français, belges, néerlandais ou autres, intéressent le monde entier.



Portrait du général Melinet, attribué à Jacques-Louis David (Musées Royaux de l'Armée et d'Histoire Militaire - Bruxelles) (Photo : A.C.L.)

D'autre part, la période concernée, de la fin de l'Ancien Régime à 1848, a vécu des événements extraordinaires : révolutions d'Amérique et française, guerres napoléoniennes, concert européen, révolutions d'Amérique du Sud, de Grèce, de Pologne, de Belgique... dont peintres, sculpteurs, graveurs se firent les grands reporters.

Le Musée David serait donc un musée artistique et historique. La Commission d'Histoire de l'Europe gère déjà la sépulture du peintre au cimetière de Bruxelles, à Evere. C'est elle qui, en 1989 et 1990, œuvra avec succès pour conserver à Bruxelles la dépouille de David dont certains voulaient transférer les cendres au Père-Lachaise, à Paris.

C. A.

Hommage au pays où je vis

Impossible de ne pas remarquer cette intéressante campagne publicitaire associant une bière à notre folklore. Pour lancer sa dernière née, le groupe John Martin a choisi comme support trois grandes manifestations folkloriques : le Meyboom, le carnaval de

Stavelot et la Fête des Chats à Ypres.

Après la campagne «John who?», destinée à souligner le caractère bien belge de son pale ale, non distribué en Angleterre, la société a voulu ancrer définitivement ses bières chez nous en les unissant aux fêtes, inséparables du bon vivre et des traditions brassicoles belges. Bon vent à la «John Martin's Spécial».

G. M.

Hommage au pays où je vis.



*La Belgique. Pays où je vis.
Où j'ai grandi. En prenant
l'accent du pays, la couleur de
sa terre, le goût de sa culture.*

*La Belgique. Pays de la fête
et de toutes les bières. Seul pays
capable d'apprécier la richesse d'un
houblon, la pureté d'un malt,
la finesse d'un brassage.*

*La Belgique. Pays de ma bière.
Une bière spéciale. Peut-être
déjà une spécialité.*

John Martin



JOHN MARTIN'S SPECIAL



Seul Sabena vous offre une telle brassée de détails, pour la beauté du service.



La différence naît des détails. La beauté, de l'harmonie. C'est là l'esprit de notre nouveau service. Luxe feutré des nouvelles cabines First Class. Raffinement «haute cuisine» de nos plus grands chefs belges. Attentions personnalisées en Business Class, comme cette coupe de champagne offerte sur la plupart des vols. Plus cette délicate prévenance dont vous entoure chaque membre du personnel. Ainsi, dès l'embarquement et jusqu'à l'arrivée, vous découvrirez une multitude de gestes qui font toute la beauté de notre nouveau service.

D'AUTRES RÉVENT D'EN FAIRE AUTANT.

**SABENA
WORLD AIRLINES**